

**Référence :**

CHOMÉ Étienne, *Réussir une mobilisation collective est un art qui s'apprend. Visite guidée !*, Louvain-la-Neuve, Thèse UCL, 2014.

**Contact :**

[chome@communications.org](mailto:chome@communications.org)

## Table des matières

Table des matières .....	1
Réussir une mobilisation collective est un art qui s'apprend. Visite guidée ! .....	2
Première partie : Le défi de coupler les forces du droit, de la communication et de la négociation, toutes trois appuyées sur la force du nombre .....	4
1) CV : Renforcer la dynamique collective du mouvement d'opposition à l'injustice .....	4
2) NE : Développer des stratégies de redressement de l'asymétrie structurelle .....	8
3) CD : S'appuyer sur la force du droit pour saper le droit du plus fort .....	10
§ 1 : D pour Définir l'injustice précisément et Déterrifier sa racine .....	11
§ 2 : I pour Informer rigoureusement le problème et Instruire un dossier complet .....	13
§ 3 : A pour Analyser l'injustice et Attaquer les piliers qui la soutiennent .....	13
§ 4 : P-O-S pour Préparer les actions, Opérer et Soutenir la négociation .....	14
§ 5 : S'indigner ET s'engager dans un « programme constructif » alternatif .....	19
Deuxième partie : Ni passivité, ni contre-violence, et CV et CD et NE .....	21
1) Sortir de la passivité et de la résignation .....	21
2) Eviter les pièges de la violence révolutionnaire .....	23
Conclusion : La force est dans la méthode .....	28

# Réussir une mobilisation collective est un art qui s'apprend.

## Visite guidée !

Par Etienne Chomé (\*)

(\*) Chercheur à l'UCL, professeur à Lumen Vitae, auteur de la méthode C-R-I-T-E-R-E pour mieux gérer nos conflits et fondateur de l'Ecole Internationale CommunicActions, qui compte une centaine d'animateurs actifs sur trois continents.

Comment mobiliser la foule des « gens de bonne volonté » autour d'une action collective pour plus de justice sociale ? Cette étude cherche à tirer les précieuses leçons de mobilisations collectives réussies au cours de ces dernières décennies, en s'intéressant particulièrement aux stratégies qui ont fait un choix explicite de « non à la violence ». Ce texte est un des chapitres de ma thèse de doctorat que je termine à l'UCL, après 20 ans d'engagement sur le terrain, passés moitié dans le Nord, moitié dans le Sud. Mon effort de conceptualisation part de ma pratique et y retourne constamment ! Je puise ici surtout à mes expériences d'un séminaire intitulé « Comment ensemble faire tomber une injustice ? », que j'ai animé dans plusieurs pays du Sud et du Nord.

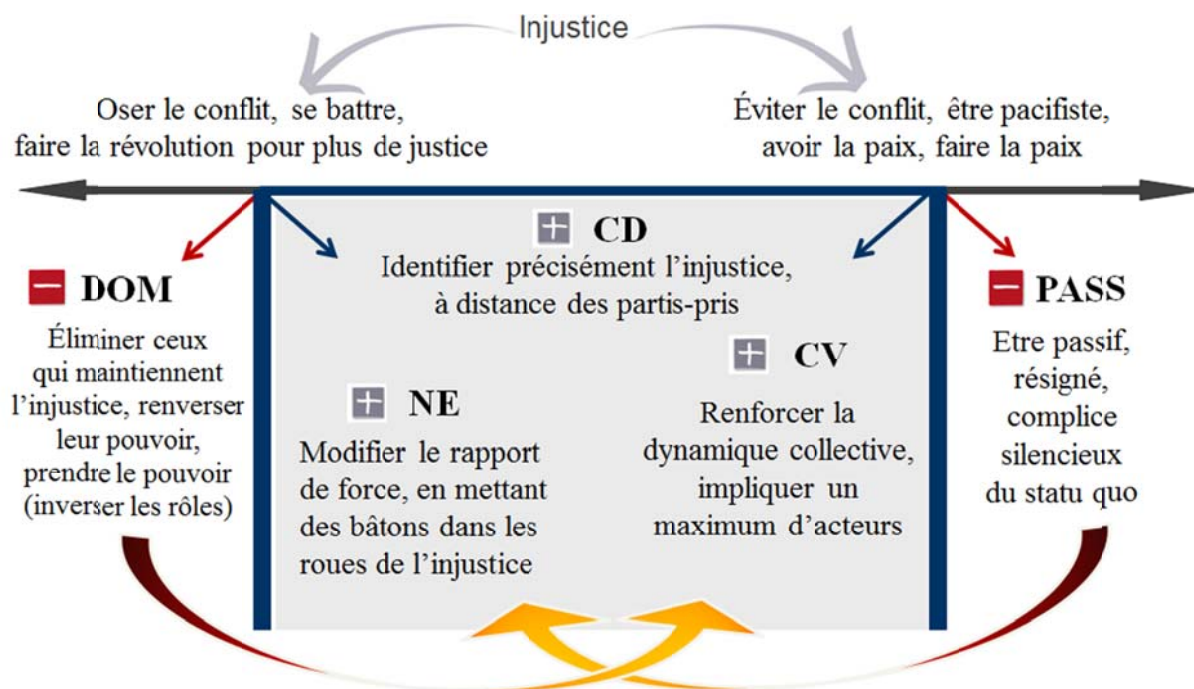
Pour organiser une mobilisation collective, ma pratique de formateur en gestion des conflits m'a conduit à dégager trois types de compétences qu'il importe à mes yeux d'apprendre à d'abord bien distinguer, ensuite réarticuler :

1) Par « Communication Vraie » (que j'abrège par CV), je désigne la compétence qui gère le processus relationnel et communicationnel d'une campagne d'actions. Elle construit une force collective et en organise la cohésion. Elle est le moteur de la bataille pour gagner les cœurs et les esprits, pour impliquer l'opinion publique dans la cause défendue.


2) Par « Négociation Efficace » (que j'abrège par NE), je désigne la compétence d'organiser la stratégie pour parvenir à l'objectif fixé. Elle conçoit et met en œuvre les moyens de pression de nature politique, économique et culturelle qui vont donner plus de poids à ceux qui subissent l'injustice et rendre possible une véritable négociation.

3) La compétence « Cadre de Droit » (que j'abrège par CD) est nécessaire pour identifier précisément où est l'injustice, analyser en quoi elle consiste et définir par quoi la remplacer. C'est l'idée du programme alternatif : pas seulement contester l'injuste que l'on ne veut pas, mais préciser le juste que l'on veut, en le mettant déjà en œuvre à petite échelle.

Je place ces trois compétences au cœur du cadre conceptuel suivant, dont l'intérêt est de clarifier les ingrédients et les enjeux d'une campagne d'action :



La ligne horizontale en haut du schéma représente la tension entre la recherche de la justice et la sauvegarde de la paix. Une stratégie révolutionnaire est d'autant plus à gauche de cette ligne qu'elle justifie sa violence (« la fin justifie les moyens »). Une stratégie de réforme en douceur est d'autant plus à droite de cette ligne qu'elle est complice du maintien des injustices, compromise avec les Pouvoirs établis. La solution n'est pas de trouver un équilibre quelque part au milieu de cette ligne horizontale, car elle est gangrenée par le pouvoir que nous exerçons « sur » eux (à sa gauche) ou du pouvoir que nous subissons « sous » eux (à sa droite). Les pensées coincées sur cette horizontale enferment le débat dans des dilemmes tronqués entre justice et paix. Nos stratégies et nos paroles gagnent plutôt à passer au crible critique des deux barres verticales du schéma.

Les flèches obliques de gauche  désignent l'opération d'extraire la part de vérité et la part d'erreur de la lutte déterminée contre les inégalités : en expurger les options violentes d'attaquer les personnes profitant des injustices, options par lesquelles, hélas, plus il y a du changement, moins il y a de réel progrès. Les flèches obliques de droite extraient la part de vérité et la part d'erreur du désir de paix et d'harmonie sociale : en expurger les réflexes de passivité complice de la domination de certains sur la majorité silencieuse victime de l'injustice. Il n'y a pas à choisir : SOIT la justice, SOIT la paix. Il y a trois plans à distinguer puis à articuler, un triple « ET » à réussir : ET le respect des personnes (CV), ET le respect de la justice (CD), ET la prise au sérieux des intérêts divergents par un processus qui tire des accords des désaccords (NE). Tout groupe d'action gagne à étudier comment il parviendra à remplacer ses pouvoirs « sur » les puissants nantis (vider la colonne de gauche DOMination) ou « sous » eux (vider la colonne de droite PASSivité) par des pouvoirs « pour » plus de justice (CD-NE) et « avec » le maximum d'acteurs possible (CV), en impliquant tous ceux qui auront saisi que leur intérêt bien compris est de jouer un jeu de société équitable, schématisé par l'espace intérieur de ce cadre conceptuel.

Les éléments de ce schéma offrent la structure de cette étude, qui les commente : la première partie présente tour à tour les trois compétences CV, NE et CD. La deuxième partie tente de baliser le chemin par lequel les groupes parviennent d'une part à sortir des ornières de la

passivité qui rime avec fatalité et complicité (vider la colonne PASS), d'autre part à éviter les pièges d'un conflit mal géré, qui dégénère en violence (vider la colonne DOM).

## Première partie : Le défi de coupler les forces du droit, de la communication et de la négociation, toutes trois appuyées sur la force du nombre

### 1) CV : Renforcer la dynamique collective du mouvement d'opposition à l'injustice

La première clé du succès d'une action non-violente, c'est la force organisée dans l'action appuyée sur le nombre. Je vais poser ce principe par le biais de tableaux historiques tirés de quatre continents, en privilégiant de donner la parole aux acteurs engagés. Le nombre des citations et la longueur de certaines est un choix motivé par le projet de retracer d'où vient, ce qu'est et où va le changement de paradigme qui tourne autour du « non à la violence ».

En Asie, Lao-Tseu a dit il y a 2.500 ans : « Dans l'univers, c'est le plus doux qui vainc le plus fort. Rien au monde n'est plus doux ni plus faible que l'eau, et cependant rien ne la dépasse pour détruire ce qui est dur. Il n'y a personne au monde qui l'ignore, mais personne au monde ne met ce principe en application<sup>1</sup>. » Beaucoup d'auteurs ont touché à cette vérité de base<sup>2</sup> mais une personne en fera un programme politique pratique : Gandhi (1868-1948) dans sa lutte pour l'Indépendance de l'Inde. Il avait lu l'un des grands historiens de l'impérialisme, John Seeley qui soutenait la thèse en 1883 que le Royaume Uni conquiert l'Inde moins par la force brutale que par l'attraction qu'exerça la civilisation occidentale sur les potentats indiens : « Nous ne sommes pas vraiment les conquérants de l'Inde, et nous ne pouvons pas diriger en conquérants ; si nous cherchions à le faire, il n'est pas même nécessaire de se demander si nous pourrions réussir, car nous serions certainement ruinés du seul fait d'essayer<sup>3</sup>. » Seeley

---

<sup>1</sup> Cité par LE JEUNE Jacques, *Je ne tuerai pas. Plaidoyer d'un objecteur de conscience*, Bruxelles, La réconciliation, 1956, p. 231.

<sup>2</sup> En voici un florilège, en commençant par Spinoza en 1670 : « Jamais les hommes ne se sont dessaisis de leur droit et n'ont transféré leur puissance, au point qu'ils ne restent plus du tout redoutables aux personnes mêmes ayant fait l'acquisition de ce droit et de cette puissance. En réalité, l'État est menacé bien plus par les citoyens, fût-ce privés de leur droit naturel, que par les ennemis. Supposons que des hommes pussent être dépouillés de leur droit, au point de ne plus disposer d'aucun pouvoir sans l'assentiment des personnes détenant le droit suprême, avec quelle violence celles-ci ne régneraient-elles pas sur les sujets ! Je ne crois pas que l'accomplissement d'un abus aussi extrême ait jamais pu être projeté par qui que ce soit » (SPINOZA, *Traité des autorités théologique et politique*, chapitre 17, dans *Œuvres complètes*, Gallimard, Pléiade, 1967, p. 842-843). L'idée est exprimée clairement au début du XX<sup>ème</sup> siècle : « Un gouvernement tyrannique n'a qu'un justicier. C'est le peuple même auquel il s'impose ; et le défaut d'union ou de courage de ce peuple pour s'en débarrasser trouve sa punition dans le maintien même du tyran qui l'opprime » (DESPAGNET Frantz, *Cours de droit international public*, 3ème éd., Paris, Librairie de la société du recueil général des lois et des arrêts, 1905, p. 216). « S'il ne fait aucun doute que des révoltes ont existé, ce qui appelle manifestement une explication, c'est surtout le fait qu'elles n'aient pas été plus fréquentes » (WEBER Max, cité dans *La joie de servir*, Agone, Marseille, n° 37, septembre 2007). « Le peuple a ses armes : le nombre. Dans l'usine, le nombre se voit, il sent sa force. A l'échelle nationale, la représentation populaire résiste plus difficilement au privilège. La force la plus concentrée l'emportera : le peuple, s'il sait s'unir. Le nombre peut vaincre, et abolir le privilège », selon « la fable du loup et de l'agneau. Le loup a vieilli et l'agneau avait des frères » (VERRET Michel, *La Violence, op. cit.*, 1967, p. 182-183).

<sup>3</sup> SEELEY John, *The Expansion of England*, [1883], Chicago U.P., 1971, p. 185. Cf. SCHELLING Thomas C., *Some Questions on Civilian Defence*, dans ROBERTS Adam (dir.), *The Strategy of Civilian Defence. Non-violence Resistance to Agression*, Londres, Faber & Faber, 1967, p. 302-308. Cf. aussi PERREAU-SAUSSINE Emile, *Gandhi, théoricien de la servitude volontaire. Une philosophie de la décolonisation*, Actes des journées internationales de Saint-Cyr Coëtquidan, Conférence d'éthique militaire, p. 133.

souligne les divisions internes au sous-continent indien, que l'*East India Company* a su exploiter, avec peu de troupes britanniques, sans aucun budget de la Couronne, au point qu'il conclut : « on ne peut pas vraiment soutenir que l'Inde a été conquise par des étrangers ; elle s'est plutôt conquise elle-même<sup>4</sup> ». Gandhi reprend Seeley : « au sens exact du mot, l'Inde n'est pas un pays conquis, mais elle est devenue britannique parce que la grande majorité de son peuple, pour des motifs peut-être égoïstes, a accepté le gouvernement britannique<sup>5</sup>. » « Les Anglais n'ont pas pris l'Inde ; nous la leur avons donné<sup>6</sup>. » « Je suis absolument convaincu que personne ne perd sa liberté si ce n'est du fait même de sa propre faiblesse. Ce ne sont pas tant les fusils britanniques qui sont responsables de notre sujétion que notre coopération volontaire. Le gouvernement n'a aucun pouvoir en-dehors de la coopération volontaire ou forcée du peuple. La force qu'il exerce, c'est notre peuple qui la lui donne entièrement. Sans notre appui, cent mille Européens ne pourraient pas même tenir la septième partie de nos villages. [...] La question que nous avons devant nous est par conséquent d'opposer notre volonté à celle du gouvernement ou, en d'autres termes, de lui retirer notre coopération. Si nous nous montrons fermes dans notre intention, le gouvernement sera forcé de plier devant notre volonté ou de disparaître. [...] En effet, une nation de 350 millions de personnes n'a pas besoin du poignard de l'assassin, elle n'a pas besoin du poison, elle n'a pas besoin de l'épée, de la lance ou du fusil. Il lui suffit d'avoir sa propre volonté, d'être capable de dire « non », et cette nation apprend aujourd'hui à dire « non »<sup>7</sup>. » Voilà pourquoi il avait l'audace de dire aux gouvernants britanniques avec une détermination à toute épreuve : « Vous avez de grandes forces militaires. La puissance de votre marine est sans équivalent. Si nous voulions nous battre avec vous sur votre terrain, nous n'en serions pas capables ; mais, si vous n'acceptez pas nos demandes, nous arrêtons de jouer les gouvernés. Si cela vous fait plaisir, vous pouvez nous couper en morceaux. Vous pouvez nous écraser avec la bouche de vos canons. Si vous agissez contre notre volonté, nous ne vous aiderons pas, et sans notre aide, nous savons que vous ne pouvez avancer d'un pas<sup>8</sup>. »

Sur le continent américain, dans sa lutte contre la discrimination raciale aux États-Unis, le pasteur baptiste Martin Luther King (1929-1968) utilisa aussi cette force du groupe. Il organisa par exemple un *sit in* de mille personnes devant un bar réservé aux Blancs. Leur rassemblement avait l'effet de bloquer son entrée et d'attirer l'attention sur les problèmes de discrimination. Ou encore, quand un noir venait s'asseoir au comptoir du bar, il était directement arrêté par des policiers blancs mais également remplacé par un autre noir, et ainsi de suite durablement, jusqu'à manquer de prisons ! Elles étaient pleines à craquer de noirs fiers, résolus et moralement forts. Que Gandhi et Martin Luther King soient assassinés en 1948 et en 1968 n'a pas empêché la doctrine de la non-violence de se propager. En Amérique du Sud, l'archevêque Helder Camara ose dire : « Si je suis seul à me lever contre l'injustice, je serai écrasé. Si nous sommes dix ou même cent, nous serons encore écrasés. Mais si tout un peuple se lève, alors les armes de l'oppression deviennent dérisoires. » Concrètement, « si un membre du Mouvement, agissant en accord avec les principes et les méthodes de violence pacifique, est mis en prison, une des forces du Mouvement serait de pouvoir rassembler des dizaines, des centaines, des milliers de compagnons qui accepteraient de se présenter aussi, au

<sup>4</sup> SEELEY John, *op. cit.*, p. 161, repris dans BAILY Christopher Alan, *Empire and information : intelligence gathering and social communication in India (1780-1870)*, Cambridge U.P., 1996.

<sup>5</sup> *The Collected Works of Mahatma Gandhi*, New Delhi, vol. III, 1994 [1958], p. 383 (le texte date de 1903).

<sup>6</sup> GANDHI, *Hind Swaraj* [1909], Cambridge U.P., 1997, p. 39.

<sup>7</sup> *Tous les hommes sont frères*, Gallimard, coll. « Idées », p. 247 & GANDHI, *La jeune Inde*, Stock, 1948, p. 195.

<sup>8</sup> GANDHI, *Hind Swaraj*, p. 114.

même instant, aux portes de la prison, s'affirmant solidaires du frère outragé. Il est clair que cela ferait sensation. Et à travers l'écho des journaux, des radios et de la télévision, et à travers les agences de presse, le mouvement obtiendrait une résonance nationale et internationale<sup>9</sup>. »

En Afrique, après un bras de fer de trente ans, le régime d'apartheid des Afrikaners est contraint début des années 90 d'admettre la nécessité d'une sortie de crise négociée avec le Congrès National Africain. Dans les pourparlers, Nelson Mandela, emprisonné depuis 26 ans, s'adresse ainsi aux plus hauts gradés militaires sud-africains : « Si vous voulez la guerre, je dois admettre honnêtement que nous ne pourrions pas vous affronter sur les champs de bataille. Nous n'en avons pas les moyens. La lutte sera longue et âpre, beaucoup mourront, le pays pourrait finir en cendres. Mais n'oubliez pas deux choses. Vous ne pouvez pas gagner en raison de notre nombre : impossible de nous tuer tous. Et vous ne pouvez pas gagner en raison de la communauté internationale. Elle se ralliera à nous et nous soutiendra. » Et le journaliste sud-africain blanc, Allister Sparks, qui raconte cette rencontre dans son livre *Demain est un autre pays*, de commenter ce moment historique<sup>10</sup> : le général Viljoen fut obligé d'en convenir, les deux hommes se toisèrent, tout en faisant face à la vérité de leur dépendance mutuelle. L'écrivain sud-africain noir, Ndebele Njabulo, prolongea Allister Sparks : « Cette déclaration, acceptée par tous les participants à cette réunion, résume l'un des grands facteurs qui a mené à la création, en 1995, de la Commission Vérité et Réconciliation. A la base de tout compromis, il faut que les parties en conflit soient disposées à renoncer à leurs objectifs inconciliables, et tendent ensuite vers un accord qui puisse procurer des avantages substantiels aux uns et aux autres. Le gouvernement de l'apartheid désirait conserver les rênes du pouvoir, mais était disposé à accepter un élargissement de la participation politique des Noirs. L'ANC souhaitait l'élimination complète du pouvoir blanc. Aucun de ces objectifs ne paraissait réalisable sans guerre totale. Le meilleur intérêt de chacun était d'éviter cet affrontement. En échange de son retrait du pouvoir, le gouvernement de l'apartheid aux abois exigeait notamment l'amnistie générale de tous ses agents, en particulier la police et l'armée. [...] Finalement, l'accord se fit sur une amnistie sous conditions<sup>11</sup>. »

En Europe, il y a 500 ans déjà, Érasme (1469-1536) s'était exclamé : « J'en appelle à vous tous, sans discrimination... Tous unis dans les mêmes sentiments, conspirez à l'avènement de la paix. Montrez alors quel poids représente l'union de la foule des citoyens contre la tyrannie des puissants<sup>12</sup> ». Rabelais (1494-1553) était d'accord avec lui : l'oppression ne provient pas d'abord des ordres du prince mais plutôt de la soumission de la masse silencieuse. Dans leur foulée, s'était levée la voix du jeune Étienne de La Boétie (1530-1563) : « Je désirerais seulement qu'on me fît comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de villes, tant de nations supportent quelquefois tout d'un tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils veulent bien l'endurer, et qui ne pourrait leur faire aucun mal s'ils aimaient mieux tout souffrir de lui que de le contredire. [...] Lorsque

---

<sup>9</sup> CAMARA Helder, *Spirale de violence*, Desclée de Brouwer, 1970, p. 38 et 39. Jacques Gaillot le cite dans sa *Lettre ouverte à ceux qui prêchent la guerre et la font faire aux autres*, Albin Michel, 1991, p. 141 et en conclut : « La non-violence, nous l'avons dit, est une stratégie : nous avons donc besoin de stratèges » (p. 153).

<sup>10</sup> Cf. aussi SUANT Jacques, *Afrique du Sud. Du principe à la nécessité*, L'Harmattan, 1995, p. 101.

<sup>11</sup> NDEBELE Njabulo, *Afrique du Sud : Un compromis inédit*, dans *Le Courrier de l'UNESCO*, Décembre 1999, p. 22 ; URL : <http://unesdoc.unesco.org/images/0011/001182/118279f.pdf>, qui fait une relecture pondérée de la Commission Vérité et Réconciliation sud-africaine.

<sup>12</sup> ÉRASME, *La complainte de la paix*, cité par Général COT Jean, *Parier pour la paix*, Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer, 2006, p. 113.

les soldats d'un tyran sévissent à travers champs et villages, c'est le peuple lui-même qui s'asservit, qui se coupe la gorge. [...] Si on ne leur obéit point, sans combattre, sans frapper, ils demeurent nus et défaits et ne sont plus rien, sinon que comme la racine, n'ayant plus d'humeur ou aliment, la branche devient sèche et morte. [...] Au tyran, il ne faut pas lui ôter rien, mais ne lui donner rien. Soyez résolu de ne servir plus, et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez, comme un grand colosse dont on a dérobé la base, s'écrouler de son poids même et se briser. [...] De la raison, il y a en chacun « quelque naturelle semence » que l'éducation fait lever ou étouffer<sup>13</sup> ».

En Europe de l'Est, après l'échec du printemps de Prague devant les chars soviétiques en 1968, Václav Havel a mis la Tchécoslovaquie sur les chemins d'une « *révolution de velours* », en misant sur l'organisation de petites équipes qui vont construire une société civile solide. « Il n'est richesse que d'hommes<sup>14</sup> ». Face aux endoctrinements idéologiques du pouvoir communiste, le « pouvoir des sans pouvoirs<sup>15</sup> » est selon Havel de « *vivre dans la vérité* », d'abord en préservant et en enrichissant une culture parallèle. Face au contrôle totalitaire de l'État qui dirige toutes les entreprises et toutes les écoles, qui possède l'essentiel des propriétés et qui interdit la liberté d'expression et de presse, il appelle les citoyens à fonder de petites institutions qui développent la « vie indépendante de la société » : groupes de musique, associations sportives, clubs littéraires, séminaires philosophiques *underground* de Prague, imprimeries clandestines, universités indépendantes, syndicats solidement structurés... Malgré l'absence de soutien institutionnel, la vitalité de ces réseaux associatifs contraste avec la société civile de pacotille que les régimes du bloc soviétique entretiennent avec les deniers publics pour la façade. L'arme du peuple est de mener une vie normale et authentique, comme si le régime n'existait pas. Une loi par exemple exigeait des particuliers d'informer son commissariat de la présence d'un hôte. Elle devint inapplicable dès que suffisamment de citoyens refusèrent de l'appliquer !

Les militaires savent bien qu'« on ne se bat pas contre une population entière, ou bien l'on perd. Se mettre son opinion publique à dos est un danger qui guette toute armée contre-insurrectionnelle<sup>16</sup> ». Dès 1973, Gene Sharp a été le premier à avoir théorisé l'action non-violente, sur base de ce principe : « Le gouvernant dépend du gouverné<sup>17</sup>. » La force d'un groupe est dans le nombre<sup>18</sup>.

Ainsi donc, cette première compétence « Communication Vraie » désigne tout ce qui contribue à créer la cohésion sociale d'un groupe dans sa résistance à une situation précise d'injustice ou à un « désordre établi ». Elle est la ressource-clé pour unir le groupe-noyau de départ, y fédérer les bonnes volontés et créer la plus grande mobilisation possible au sein de la

<sup>13</sup> DE LA BOETIE Etienne, *Discours de la servitude volontaire*, Paris, Ed. Lobies, 1947, p. 19-26 ; Payot, 1976, p. 174-176, 183 (commenté par Pierre Clastres et Claude Lefort) ; Flammarion, 1983, p. 137-140.

<sup>14</sup> Selon l'aphorisme célèbre de Jean Bodin (1529-1596).

<sup>15</sup> HAVEL Václav, *Le pouvoir des sans pouvoirs* dans *Essais politiques*, Paris, Calmann-Levy, 1989, p. 65-158.

<sup>16</sup> Général BONNEMAISON Éric, *Toi, ce futur officier*, Economica, 2010, 2<sup>e</sup> éd., chapitre 9.

<sup>17</sup> SHARP Gene, *La guerre civilisée. La défense par actions civiles*, Presses universitaires de Grenoble, 1995, p. 39-40. Il identifie six sources au pouvoir politique, « interactives » : autorité, ressources humaines, connaissances et compétences, facteurs intangibles, ressources matérielles et sanctions. Cf. *Waging Nonviolent Struggle*, *op. cit.*, p. 19-21, 31-35.

<sup>18</sup> CHETERIAN Vicken (dir.), *From perestroika to rainbow revolutions. Reform and Revolution after Socialism*, Londres, Hurst & Company, 2013, qui dresse le portrait de chacun des États ayant connu une « révolution colorée », en mettant l'accent sur l'appui des masses populaires. Cet appui permit aux « mouvements révolutionnaires aux objectifs réformistes » d'ébranler puis de renverser les régimes établis en Serbie, en Géorgie, en Ukraine et au Kirghiz.

population. Ces habilités relationnelles et communicationnelles qui obtiennent l'adhésion et l'implication d'un maximum d'acteurs sont dans le registre de l'intervention sociale. La deuxième compétence que nous allons maintenant étudier est dans le registre de l'action politique car elle fournit le savoir-faire à même de modifier le rapport de forces dans le conflit.

## 2) NE : Développer des stratégies de redressement de l'asymétrie structurelle<sup>19</sup>

Communiquer avec les puissants et les nantis qui ont la loi de leur côté ne suffit d'habitude pas pour les convaincre de mettre fin à un privilège, encore moins quand ils font la loi contre la loi. Le changement s'obtient aussi en pesant dans le rapport de forces. L'habilité à gérer l'épreuve de force est également une compétence qui s'apprend et s'exerce. La stratégie du faible au fort consiste à activer et à développer tous ses leviers de pouvoir, en contournant les facteurs habituels de puissance. Le stratège repère ses atouts et déplace la confrontation sur les terrains qui lui sont les plus propices. Il s'agit de mettre des bâtons dans les roues du système porteur de l'injustice, au point que son fonctionnement cesse de rapporter aux privilégiés et même que son maintien leur coûte davantage que sa suppression. Leur intérêt sera alors de négocier !

C'est de cette manière que le militant syndicaliste, César Chavez, a arraché une amélioration de la condition des ouvriers agricoles mexicains en Californie. C'était en majorité des saisonniers précaires, qui étaient jusque-là traités avec un profond dédain<sup>20</sup> : « On croit souvent que la non-violence se résume à un appel à la conscience, à la raison, à la sagesse humaine alors qu'en réalité, elle est d'abord une action contre les structures de l'injustice sociale. Un collaborateur de Chavez, à qui l'on demandait si l'action non violente avait pu toucher le cœur de ses adversaires, répondit : « Certainement, nous avons pu toucher le cœur des propriétaires. Car leur cœur, c'est leur portefeuille, et le boycott a pu effectivement toucher le portefeuille des propriétaires<sup>21</sup>. » La lutte que mène le groupe porteur de justice sociale passe parfois par des démonstrations de force. Le conflit peut dès lors connaître une « escalade d'intensité<sup>22</sup> » jusqu'au *momentum* de l'apparente impasse, où aucun progrès ne peut plus être obtenu à un coût et un risque acceptables.

En mobilisant efficacement ces sans voix des Amériques, Chavez a entraîné une nouvelle configuration du rapport de force, qui a créé les conditions d'une véritable négociation, laquelle aboutissait à une solution équitable. « Il faut renverser les termes et non pas dire que la négociation est un moyen pour résoudre le conflit mais que le conflit est un moyen pour résoudre la négociation. Le conflit manifeste est nécessaire pour créer les conditions dans

---

<sup>19</sup> Je reprends cette formule à DUDOUET Véronique, *Nonviolent Resistance in Power Asymmetries*, dans AUSTIN Beatrix, FISCHER Martina & GIEBMANN Hans (eds.), *Advancing Conflict Transformation. The Berghof Handbook II*, Opladen & Farmington Hills, Barbara Budrich Publishers, 2011, p. 240 (237-264).

<sup>20</sup> L'indifférence pour les *Chicanos* s'est transformée en profond mépris. Une fois qu'ils se sont organisés, ils ont même été assimilés à des « guerilleros - Viêt-congs », selon MATTHIËSS Peter, *Sal si puede : César Chavez and the New American Revolution*, New York, Random House, 1970, p. 158-159.

<sup>21</sup> MULLER Jean-Marie & KALMAN Jean, *César Chavez. Un combat non violent*, Paris, Fayard, Le Cerf, 1977, p. 290. Cf. aussi OROSCO Jose-Antonio, *Cesar Chavez and the Common Sense of Nonviolence*, Albuquerque NM, University of New Mexico Press, 2008, qui cherche à dégager l'apport spécifique et original de César Chavez dans la doctrine et les actions non-violentes. Sa force réside dans un pragmatisme contextualisé, ajusté aux réalités quotidiennes des gens qu'il met en route.

<sup>22</sup> PRUITT Dean G. & KIM SUNG Hee, *Social conflict: Escalation, stalemate, and settlement*, New York, McGraw-Hill, 2004 (3ème éd.), p. 172-173.



lesquelles le dialogue et la négociation seraient possibles<sup>23</sup>. » « C'est à travers le conflit que chacun pourra se faire reconnaître des autres dans ses droits. La fonction du conflit est de révéler l'injustice, d'établir un contrat, un pacte entre les adversaires qui satisfasse les droits respectifs de chacun et de parvenir ainsi à construire des relations d'équité et de justice entre les individus à l'intérieur d'une même communauté et entre les différentes communautés<sup>24</sup>. »

La stratégie non-violente se concentre sur l'objectif de vaincre une injustice précise et non un ennemi, de mettre fin à celle-ci sans nier celui-là, encore moins le supprimer. « Étymologiquement, le mot «stratégie» signifie la conduite d'une armée (du grec *stratos* : armée, et *agein* : conduire) dans les différents engagements qui l'opposent à l'ennemi. En ce sens, la stratégie est l'art de la guerre qui consiste à concevoir, à conduire, et à coordonner les opérations distinctes des forces armées en vue d'obtenir la victoire sur l'ennemi qui permettra d'atteindre un objectif politique déterminé. La stratégie désigne la conception et la conduite d'une guerre dans son ensemble et la tactique concerne la conception et l'organisation de chacune des différentes opérations. Dès lors que, par le combat non-violent, il s'agit de rechercher des "équivalents fonctionnels" de la guerre pour atteindre un objectif politique, on est fondé, en opérant un transfert de sens par substitution analogique, de parler de "stratégie de l'action non-violente". Procéder ainsi, ce n'est pas militariser la non-violence, mais bien démilitariser la stratégie<sup>25</sup>. »

Un principe stratégique de base, tout aussi vrai pour les militaires que pour les activistes non-violents est de « ne rien faire tant qu'on n'a pas d'objectifs clairs<sup>26</sup> » (Général Colin Powell) et de savoir précisément pour quoi on se bat. « C'est à partir de l'analyse de la situation que nous devons choisir l'objectif à atteindre. Le choix de l'objectif est un élément essentiel d'une campagne d'action ; de lui seul peut dépendre la réussite ou l'échec. C'est une nécessité stratégique que l'objectif soit clair, précis, limité et possible<sup>27</sup>. Il convient, pour cela, de discerner ce qui serait souhaitable et ce qui est possible. C'est se condamner à l'échec que de choisir un objectif dont l'importance se trouve disproportionnée par rapport aux forces que l'on peut raisonnablement prétendre mobiliser pour mener l'action. [...] Choisir un point précis du système qui permette d'avoir prise sur lui, de pouvoir le faire bouger et de le faire basculer en agissant. Comme avec un levier. Ce point précis, ce sera la prise. Il faut se donner le maximum de garanties pour que la prise soit la bonne. Il ne faudra pas la lâcher et il ne faudra pas qu'elle nous lâche<sup>28</sup>. »

« Se donner le bon objectif est un art difficile, car il doit réunir trois caractéristiques :  
-offrir une « prise » par laquelle le plus grand nombre puisse faire pression sur l'adversaire ;  
-porter sur un point où celui-ci est vulnérable ;  
-représenter une valeur suffisamment mobilisatrice pour catalyser les volontés dispersées<sup>29</sup>. »

Une grappe de raisins, voilà la « prise » de Chavez et des 10.000 « Indiens » d'Amérique qui marchèrent 25 jours vers la capitale de la Californie en mars 1966. Leur modèle : l'Indien

<sup>23</sup> LEVY Paul M.G., *op. cit.*, p. 120.

<sup>24</sup> MULLER Jean-Marie, *Dictionnaire de la non-violence*, 2005, Les Éditions du Relié, p. 353.

<sup>25</sup> *Idem*, p. 356.

<sup>26</sup> POWELL Colin, *Un enfant du Bronx*, Paris, Odile Jacob, 1995, p. 372.

<sup>27</sup> MULLER Jean-Marie, *Stratégie de l'action non-violente*, Paris, Seuil, 1981, p.118.

<sup>28</sup> *L'action non-violente. Guide théorique et pratique*, dans *Les dossiers de non-violence politique*, n° 3, 1985, p. 50. Pour une application récente de ce principe stratégique, cf. REFALO Alain, *La contestation anti-CPE : l'émergence d'une nouvelle radicalité ?*, dans *Alternatives Non Violentes*, n° 139, 2ème trimestre 2006 : « La force du mouvement social qui a engendré des actions directes non-violentes sur l'ensemble du territoire est de rester centré sur un objectif clair, précis, limité et possible. »

<sup>29</sup> MELLON Christian & SEMELIN Jacques, *La non-violence, op. cit.*, p. 51.

d'Asie, Gandhi, qui 36 ans auparavant, en mars 1930, marcha 25 jours pour atteindre l'océan. Sa prise ? Se pencher pour prendre une poignée de sel sur la plage, voilà le geste praticable par tous que Gandhi a retenu pour attaquer la taxe coloniale existante sur le sel. Et il fait précéder ce geste par la longue « marche du sel » à laquelle se joint de village en village une foule toujours plus nombreuse et décidée. Cette action symbolique, 17 ans avant d'obtenir l'indépendance de l'Inde, paraissait totalement incongrue aux yeux des autres leaders indiens qui voulaient aussi mettre fin à l'emprise coloniale. Elle s'est pourtant révélé être une étape décisive dans la conquête de l'indépendance. Gandhi réussit ensuite à organiser le boycott des produits anglais, en montrant l'exemple : il fila ses propres vêtements lui-même, aux côtés de son épouse. Les Indiens ont ainsi appris, pas à pas, à cesser d'être des contribuables alimentant les caisses de l'Empire, des travailleurs conformes à son système économique, des fonctionnaires dévoués à son Administration coloniale, etc. Gandhi a gagné sans armes, allant de prise en prise dans une non-coopération toujours plus massive et une désobéissance civile qui, de loi contestée en loi contestée, et de palier en palier, a enserré puis étouffé les institutions coloniales. Organiser des groupes armés qui se seraient attaqués à l'autorité occupante britannique aurait été beaucoup moins efficace que cette contrainte exercée par un peuple toujours plus uni dans le refus de se soumettre à la domination d'un autre peuple.

La prise à partir de laquelle les Noirs des États-Unis d'Amérique guidés par Martin Luther King vont déstabiliser les lois racistes est leur boycott des bus en 1956 : un acte de refus très simple, à la portée de tous, qui paralyse le système injuste et cristallise un mouvement de masse.

Côté européen, le Français Joseph Pyronnet comprit, en 1959, l'importance stratégique de « traiter la guerre d'indépendance de l'Algérie à travers une chose précise et non en tant que problème général. C'est ce que Lanza del Vasto appelait une prise ». Jo choisit de mener des actions sur le sol français, contre les camps d'internement arbitraire de milliers d'Algériens sous le simple motif qu'ils sont « suspects ». Avec trente volontaires, il demanda à être internés dans un de ces camps<sup>30</sup>.

Fin des années 80, les groupes dissidents des pays communistes ont repéré que la bonne prise était l'attachement du Pouvoir à se donner une façade de souveraineté populaire. Ce besoin de paraître le poussait à organiser des élections qu'il truquait par ailleurs. Ils l'ont pris au mot et ont cueilli le fruit de ses contradictions : En Allemagne de l'Est, par exemple, ce sont les fraudes dans les élections municipales de mai 1989 qui ont conduit à la chute du régime communiste et du mur de Berlin. Il en fut de même dans les autres « révolutions colorées » en Pologne, en Ukraine, etc. Gene Sharp parle du « jiu-jitsu politique » par laquelle la violence de l'opposant se retourne finalement contre lui<sup>31</sup>. On met en œuvre collectivement la technique de l'aïkido : au lieu de produire une force contre l'agresseur, on exploite la force même de l'agression en vue de la neutraliser.

### **3) CD : S'appuyer sur la force du droit pour saper le droit du plus fort**

La stratégie non-violente passe donc par l'identification précise d'un rouage du système d'oppression et s'y attaquer jusqu'à sa paralysie. Le M.I.R. (Mouvement International de la

---

<sup>30</sup> Cf. sa *Lettre ouverte à M. le Ministre de l'Intérieur du 9 juillet 1959 & Les premiers pas de l'ACNV (Action civique non-violente), 1957-1960*, 20 janvier 2009 ; URL : [www.refractairesnonviolentsalgerie1959a63.org/](http://www.refractairesnonviolentsalgerie1959a63.org/) ; QUEMENEUR Tramor, *L'ACNV (Action civique non-violente) et la lutte contre les camps*, dans *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 92, 4/2008, p. 57-63.

<sup>31</sup> SHARP Gene, *The Politics of nonviolent action*, Boston, Porter Sargent Publishers, 1973, p. 405-406.

Réconciliation), en particulier Jean et Hildegard Goss-Mayer dans leurs séminaires de formation à la non-violence<sup>32</sup>, proposent un processus en 6 étapes =

- 1) Définir précisément l'injustice : remonter à sa racine, qu'il s'agit de nommer avec clarté et objectivité.
- 2) Informer rigoureusement le problème, instruire un dossier complet.
- 3) Analyser l'injustice : repérer les piliers qui font tenir l'injustice.
- 4) Préparer l'action : pour atteindre l'objectif général (mettre fin à l'injustice par un changement WIN-WIN), se donner des objectifs spécifiques clairs, précis, limités et possibles, ordonner leur priorité.
- 5) Opérationnaliser la stratégie définie, mettre en œuvre les dialogues, en élargissant les cercles d'adhésion à la cause.
- 6) Soutenir le dialogue par des opérations qui mettent des bâtons dans les roues de l'injustice, jusqu'à ce que les acteurs disposant du pouvoir viennent à la table des « négociations ».

Pour des raisons mnémotechniques, je désigne ce processus par l'acronyme D-I-A-P-O-S, qui fournit une méthode de mobilisation collective contre une injustice précise. Dans mes formations, je propose D-I-A-P-O-S dans un deuxième temps : après que les participants aient acquis la méthode C-R-I-T-E-R-E pour mieux gérer leurs petits conflits du quotidien dans leurs relations interpersonnelles.

### **§ 1 : D pour Définir l'injustice précisément et Déterrer sa racine**

L'identification de l'injustice requiert une recherche ardue de la « vérité objective de la situation » car celle-ci ne se présente jamais à l'état pur. Le groupe de citoyens participants à un séminaire de formation commence par une analyse critique des structures sociales. On repère un iceberg et on s'en rapproche grâce à sa partie visible, mais il faut plonger sous l'eau pour en étudier les 9/10<sup>èmes</sup> immergés. Ainsi en est-il des mécanismes aveugles qui maintiennent des hommes dans l'aliénation sociale : on part des actes de violence manifeste et directe (colères, vandalisme des banlieues, émeutes populaires après augmentation du pain, etc.) et on remonte à leur base opérante, invisible en surface : des violences institutionnelles, dont les rouages bien huilés et silencieux passent d'habitude inaperçus.

Fin des années 60, dans *Spirale de violence*, Dom Helder Câmara (1909-1999), archevêque brésilien, propose de repérer l'enchaînement de ces trois types de violence : « Vous constaterez que, partout, les injustices sont une violence. Et on peut, et on doit dire qu'elles sont partout la première de toutes les violences : la violence n° 1<sup>33</sup>. » « Cette violence installée, cette violence n° 1 attire la violence n° 2<sup>34</sup> » des victimes de l'injustice quand ils se révoltent. Et « quand la violence n° 2 tâche de faire face à la violence n° 1, les autorités se jugent dans l'obligation de sauver l'ordre public ou de le rétablir, même s'il faut employer des moyens forts : c'est la violence n° 3<sup>35</sup> », légitimée au nom de « la sécurité nationale<sup>36</sup> ». Les situations d'injustice constituent la violence mère de toutes les autres, à l'origine des « contre-violences<sup>37</sup> » des opprimés dans leurs mouvements de libération, et de celles que justifie le

---

<sup>32</sup> Cf. GOSS Jean & Hildegard, *Une autre révolution, violence des non-violents*, Paris, Le Cerf, 1969 ; BOUR Alfred, *Oser la non-violence active, une force au service de la paix*, Butare (Rwanda), Ed. SAT, 1998 ; GODDING Jean-Pierre, *Un chemin de paix, introduction à la non-violence*, Bruxelles, Commission Justice et Paix, 1997. Cf. aussi les sessions du MAN (Mouvement pour une Alternative Non-violente).

<sup>33</sup> CAMARA Helder, *Spirale de violence*, Desclée de Brouwer, 1970, p. 16.

<sup>34</sup> *Idem*, p. 17.

<sup>35</sup> *Idem*, p. 22.

<sup>36</sup> *Idem*, p. 25.

<sup>37</sup> FANON Franz, *L'idéologue de la décolonisation*, semble le premier à employer l'expression « contre-violence » qui a fait fortune dans les milieux non-violents. Cf. le chapitre « De la violence » dans FANON

Pouvoir en place pour le « maintien de l'ordre », à vrai dire pour le maintien du « désordre établi<sup>38</sup> », au service de la paix des nantis. Entre la violence fondamentale qui est instituante mais cachée, et la violence instituée de la répression, s'exprime de manière souvent criante la n° 2. En des termes politiques, l'oppression des classes dominantes engendre la violence insurrectionnelle des sans-droits, qui provoque à son tour la violence contre-révolutionnaire<sup>39</sup>.

L'analyse sociopolitique commence donc par nommer les violences n° 1, 2 et 3, puis comprendre comment elles s'enchaînent, en vue de canaliser les énergies sur le foyer de l'incendie, au lieu de s'en prendre à la fumée. Se mobiliser contre l'injustice n'est pas sans conflit ni risque de violences mais le scénario le plus dangereux dans toute société, est le conflit évité et reporté, l'accumulation des tensions jusqu'à la goutte qui fait déborder le vase, jusqu'à l'événement déclencheur d'une explosion (*trigger event*) incontrôlable. Il est donc salutaire d'oser le conflit en amont de la violence !

### **La difficulté de s'attaquer à une violence structurelle en trois points**

1) Ceux qui profitent d'une violence installée depuis plusieurs générations et donc souvent institutionnalisée dans des lois nationales, en oublient le caractère injuste ; ils la prennent même pour un droit acquis. En Afrique, les familles qui héritent des terres des colons esclavagistes, disposent aujourd'hui, en toute légalité, de leurs droits de propriété. Ainsi, 85 % des terres étaient encore aux mains des Afrikaners, au moment de mettre fin officiellement au système d'apartheid sud-africain. Les chiffres sont semblables au Zimbabwe. Dans un séminaire que j'animais à l'île Maurice, les participants étaient partis de l'actualité : des squatters en colère avaient lapidé des voitures et fait battre en retraite les huissiers et les policiers venus faire respecter un ordre d'expulsion de la Cour. Cette violence-là est à l'évidence dangereuse pour le respect du *Law and Order*. On étudia alors la pensée de Bertold Brecht : on critique toujours la violence du fleuve mais on oublie celle des berges, les violences cachées et installées. La capacité de voir les esclaves rebelles échappés clandestins dans l'île d'hier pas seulement comme des « barbares sanguinaires mais des personnes qui ne recherchaient finalement que leur liberté volée<sup>40</sup> » a conduit le groupe à réaliser que dans un

---

Frantz, *Les damnés de la terre*, [1961], dont voici un extrait : « Dans les pays capitalistes, entre l'exploité et le pouvoir s'interposent une multitude de professeurs de morale, de conseillers, de « désorientateurs ». Dans les régions coloniales, par contre, le gendarme et le soldat, par leur présence immédiate, leurs interventions directes et fréquentes, maintiennent le contact avec le colonisé et lui conseillent, à coups de crosse ou de napalm, de ne pas bouger. On le voit, l'intermédiaire du pouvoir utilise un langage de pure violence » (Gallimard, 1991, p. 68-69). Cf. aussi FANON Frantz, *Great Ideas concerning Violence*, Penguin, 2008.

<sup>38</sup> *Paroles et écrits de Dom Helder Camara*, dans LEFEUVRE François, *Guy-Marie Riobé - Helder Camara : Ruptures et fidélité d'hier et d'aujourd'hui*, Karthala, 2011, p. 241. Camara reprend la formule à Emmanuel Mounier qui écrivit en 1932 *Confrontation : rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi*, Numéro Spécial d'*Esprit*. Il voit le « désordre établi » dans la société libérale, capitaliste et individualiste du bourgeois et de l'embourgeoisé. Il entend par désordre établi la subversion des valeurs humanistes héritées de la raison grecque, du judaïsme et du christianisme, valeurs qu'il entend faire revivre par une révolution « personnaliste et communautaire », sans tomber dans les impasses des totalitarismes fascistes ou communistes.

<sup>39</sup> Pierre Mertens, alors Maître de recherche à l'Institut de sociologie de l'Université libre de Bruxelles les qualifie ainsi : violence « institutionnelle », violence « démocratique » et répression ; cf. MERTENS Pierre, *Violence « institutionnelle », violence « démocratique » et répression*, dans *La violence et ses causes*, UNESCO, 1980, p. 245. Cf. GOLDMAN Emma, *Psychology Of Political Violence*, Kessinger Publishing, 2004, qui étudie comment la violence des désespérés a été réprimée depuis les temps immémoriaux sans mettre en cause les torts qui les provoquent.

<sup>40</sup> Cf. l'historien mauricien et vicaire général du Diocèse de Port-Louis : NAGAPEN Amédée, *Le marronnage à l'Isle de France-Ile Maurice*, présenté dans *La Vie Catholique*, 1-3 déc. 2000, p. 18.

siècle, leurs enfants ne verront probablement plus le point de vue légal des propriétaires, aujourd'hui patent, mais surtout le droit des squatters à disposer d'un petit espace vital à eux.

2) La violence structurelle nous démobilise. Par exemple, si nous sommes témoins de l'abus sexuel d'un homme sur un enfant, nous sommes directement interpellés et nous nous sentons responsables de réagir. Par contre, hélas, nous subissons la violence structurelle des réseaux de prostitution, tant le mal semble nous dépasser.

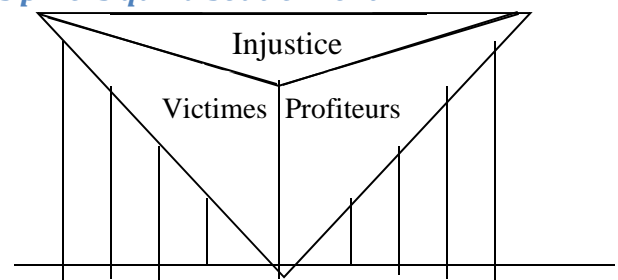
3) On ne sait pas comment et par où attaquer une violence structurelle. Nous pouvons personnellement aider un demandeur d'asile. Mais comment attaquer la violence structurelle qui s'exerce à travers les échanges Nord-Sud ? Une violence structurelle est d'autant plus inattaquable qu'elle est impersonnelle : personne ne semble en être l'initiateur, personne n'en est directement responsable.

### **§ 2 : I pour Informer rigoureusement le problème et Instruire un dossier complet**

Une fois que nous avons repéré et formulé une « injustice-souche », nous partons à la recherche d'un maximum d'informations sur elle. L'étudier sous tous les angles : ses enjeux sociaux, politiques, économiques, le poids des traditions culturelles qui l'entourent, son contexte historique, son cadre juridique... Il convient de lire les analyses existantes, consulter des personnes compétentes, faire des enquêtes minutieuses sur le terrain pour vérifier les faits avancés et établir des données chiffrées. Il est opportun de recourir à des points de comparaison éclairants (ailleurs dans l'espace ou dans le temps). La constitution de ce dossier nous aide à dépasser la surface des impressions et des rumeurs, les interférences dues aux peurs qu'entretiennent les imaginaires. On quitte progressivement les approximations, les caricatures partisans, les généralisations. On dépolarise l'analyse en connaissant l'ensemble de la réalité, en l'éclairant par ses différents côtés. On dégage la part de vérité de ceux qui contestent l'ordre établi et de ceux qui en sont satisfaits. On peut ainsi repérer les partis-pris de chacun, les « paires de lunettes » à travers lesquels chacun regarde. Tout cela permet de parvenir à la connaissance la plus exacte possible de la situation. C'est ce que Jean et Hildegard Goss entendent par la « vérité de la situation ».

### **§ 3 : A pour Analyser l'injustice et Attaquer les piliers qui la soutiennent**

L'injustice est représentée par une pyramide qui se maintient sur sa pointe, tant qu'elle est soutenue par des piliers. Elle tombera si on les lui retire, un par un, en choisissant d'abord ceux qui sont le plus à notre portée. On commence par nommer les différents piliers qui appuient sur les trois faces latérales et qui concernent :



1) les personnes qui subissent l'injustice (mentalités, croyances, résignation, fatalité, silence, peur, enfermement dans la plainte, haine, incapacité à parler et à écouter, méconnaissance de leurs droits, désunion,...),

2) ceux qui profitent de l'injustice (aveuglements, amnésies, fermetures et blocages, intérêt, bénéfices, argumentations de justification, moyens de contrainte, soutiens et dépendances,...),

3) les tierces personnes (refus d'intervenir des groupes intermédiaires, omissions et non-signalement de ce dont on est témoin, non-assistance à personnes en danger, rôle des médias, des autorités religieuses, opinion publique locale, nationale et internationale, groupes à l'étranger,...) et le contexte (héritages du passé, régime politique, contexte international,...).

L'analyse cherche à identifier les piliers les plus fragiles. C'est eux qu'il faut faire tomber en premier. D'objectif atteint en objectif atteint, on réussira à déstabiliser la pyramide. S'ouvrent ainsi la phase d'élaboration, puis de planification et de mise en œuvre coordonnée d'une stratégie.

#### **§ 4 : P-O-S pour Préparer les actions, Opérer et Soutenir la négociation**

Sans détailler l'arsenal des méthodes d'interpellation et de mobilisation de l'opinion publique, ainsi que des techniques d'interventions directes et indirectes<sup>41</sup>, je retiens quelques éléments utiles pour la suite de cette étude.

#### **Un travail collectif de longue haleine**

Nous avons dit qu'aussi sanguinaire soit-il, un dictateur se retrouvera nu et fragile si tout le peuple se lève contre lui. « Il est plus ou moins difficile de diriger un empire ; mais ce sont les occupés, non les occupants, qui décident. Même ceux qui sont apparemment sans pouvoir disposent au moins de ce pouvoir<sup>42</sup>. » L'idée lumineuse est très simple à énoncer dans son principe mais sa mise en œuvre requiert une méthode concrète et opérationnelle pour relever le défi organisationnel que cela représente. En pratique, c'est un travail collectif de longue haleine. « Un aspect essentiel de l'action non-violente efficace est la communication. Les militants doivent être capables de communiquer entre eux et de mobiliser l'appui d'autres parties du monde<sup>43</sup> ». Et plus on évolue dans un régime autoritaire non démocratique, plus il est vital pour les leaders de ne pas se mettre en avant, de ne pas monter au créneau seul<sup>44</sup> et de cogérer le mouvement de manière telle que le Pouvoir ne puisse pas le décapiter<sup>45</sup>. Les membres du noyau générateur de la lutte doivent évaluer les risques pris au fur et à mesure de la consolidation du mouvement collectif et de n'augmenter la pression qu'en fonction de la solidité de son assise et de son poids dans le rapport de force (son *bargaining power*), grâce à sa publicité, à ses soutiens, à la reconnaissance de sa légitimité. Tout cela manquait aux mouvements étudiants chinois qui se sont exposés trop vite au grand jour lors de leur contestation en 1989. Cet étudiant chinois planté devant les chars faisait, au regard de la stratégie, l'erreur d'avancer seul. Il s'exposait à être discrètement éliminé peu après. Le problème n'est d'ailleurs pas que stratégique : une injustice n'est pas fondamentalement un conflit entre certaines personnes, c'est et cela doit rester une affaire de structure sociale à améliorer. Un leader d'opposition doit donc éviter soigneusement toute personnalisation du conflit, toute polarisation autour de sa personnalité, tout show individuel dans les médias.

La clé principale de la réussite d'une campagne réside dans l'art de mobiliser et d'organiser les personnes et les groupes déjà existants. Cela passe par la constitution de cercles toujours

---

<sup>41</sup> Cf. SHARP Gene, *The Politics of nonviolent action*, op. cit., p. 49-65, 397-404.

<sup>42</sup> L'historien GADDIS John L., *We now know. Rethinking Cold War history*, Oxford U.P., 1997, p. 285.

<sup>43</sup> MARTIN Brian & VARNEY Wendy, *Nonviolence Speaks. Communicating Against Repression*, Cresskill, Hampton Press, 2002, 4<sup>ème</sup> de couverture.

<sup>44</sup> Ce principe stratégique est utilisé par le réseau Al-Qaïda à propos duquel Baud fait remarquer : « L'efficacité de l'action réside dans la capacité de s'attaquer simultanément à tous ses points névralgiques. Or, cela n'est envisageable que dans le cas où le nombre de points névralgiques est fini. Des réseaux ouverts, comme Al-Qaïda, où les éléments du réseau apparaissent et disparaissent de manière continue, ne peuvent être vulnérables à des actions indirectes » (BAUD Jacques, *La Guerre asymétrique ou la défaite du vainqueur*, Éditions du Rocher, 2003, p. 81).

<sup>45</sup> Cf. BOWYER Bell, *Assassin. Theory and Practice of Political Violence*, Somerset, NJ, Transaction Publishers, 2005 & LENTZ Harris M., *Assassinations and Executions. An Encyclopedia of Political Violence. 1900 Through 2000*, Jefferson, NC, McFarland & Co Inc, 2002.

plus larges de solidarité et de soutien à la cause<sup>46</sup>. Cela suppose de nouer des liens, rencontrer, écouter, faire avancer le dialogue entre acteurs à tous les niveaux. Ce travail se fait aussi par des actions de conscientisation des opinions publiques locale, nationale et internationale, qui auront pour effet principale d'impliquer toujours plus de monde et de créer de nouveaux réseaux de solidarité.

Plusieurs auteurs<sup>47</sup> ont souligné que le renforcement du pouvoir d'un groupe passe par des étapes de croissance : 1) *Self empowerment*, que l'on traduit en français par « capacitation », « développement du pouvoir d'agir », « pouvoir-faire ». C'est l'étape où plusieurs se reconnaissent dans la défense d'une cause, sortent ensemble de leur passivité à l'égard des conditions de vie subies et prennent conscience de leurs possibilités d'agir. 2) *Power to*, pouvoir de prendre des initiatives et mener des actions toujours plus larges, mobiliser ce pouvoir d'agir ensemble, 3) *Power over*, gagner du *bargaining power* dans le rapport de force avec ceux qui refusent le changement. Et 4) *Power around* (c'est moi qui l'ajoute à la terminologie anglophone présentée par Dudouet), capacité de mobiliser des soutiens externes<sup>48</sup>.

Comment rassembler tous ceux qui veulent la paix pour provoquer « une avalanche de paix » ? C'est la question de Bernard Benson (1922-1983), qui a lancé un mouvement pour la paix à partir des enfants<sup>49</sup>. Il a inspiré Odette Thibault : « Je crois aux "micro-actions" qui partent de la base et qui, s'ajoutant les unes aux autres, comme les boules de neige, peuvent provoquer une avalanche de paix<sup>50</sup>. »

### **L'utilisation des médias, point névralgique d'une campagne**

Un intense travail psychologique sur l'opinion publique compensera largement les infériorités dans le combat. A cet égard, l'utilisation des médias est un point névralgique d'une campagne. On convainc suffisamment de citoyens du bien-fondé de la lutte engagée, en influant sur leurs perceptions, leurs émotions et leurs systèmes de représentations. C'est l'art de susciter une médiatisation du conflit afin que « l'opinion publique joue son rôle de contre-pouvoir<sup>51</sup>. » C'est elle qui fera les pressions les plus décisives sur les décideurs. « Quand l'opinion publique s'enrhume, l'État éternue<sup>52</sup>. » Muller parle de « triangulariser » le conflit : ouvrir la relation dominants/dominés en prenant pour témoins la majorité silencieuse qui essaie de garder les mains propres. L'adhésion de "tiers" qui appuient la cause doit également être recherchée à l'extérieur, y compris au-delà des frontières nationales. Car c'est le contexte

---

<sup>46</sup> Cf. *La non-violence, une aventure collective*, dans ANV, n° 134. Pour des conseils pratiques de type organisationnel : *A Handbook for non-violent direct action*, édité par The Vandenberg Action in California, 1983, traduit par Alain Véronèse.

<sup>47</sup> Cf. DUDOUET Véronique, *op. cit.*, p. 13-18.

<sup>48</sup> « L'intelligence, l'érudition, la détermination du révolutionnaire sont de peu de chose comparées à cette faculté unique : transformer en force pratique les idées qui tourmentent les hommes. Le révolutionnaire est pareil au guide de montagne : il ne sera jugé ni sur l'altitude du sommet qu'il atteint ni sur le temps qu'il prend pour y parvenir mais sur le nombre d'hommes qu'il est capable d'amener avec lui » (phrase de Jean Jaurès citée par ZIEGLER Jean dans la conclusion de *Vive le pouvoir ! Ou les délices de la raison d'État*, p. 282).

<sup>49</sup> Cf. BENSON Bernard, *Le Livre de la Paix*, Fayard, 1980.

<sup>50</sup> THIBAUT Odette, *Non à la guerre, disent-elles*, Chronique Sociale, 1982, p. 167.

<sup>51</sup> C'est ce que préconisait déjà Gabriel TARDE en 1901 : *L'opinion et la foule*, Paris, PUF, 1989 [1901].

<sup>52</sup> *L'action non-violente, op. cit.*, p. 55.

international qui crée une caisse de résonance cruciale<sup>53</sup>. Les auteurs parlent de « l'effet de boomerang »<sup>54</sup> : une lutte locale, bien relayée par les médias de l'étranger, la fait connaître à l'extérieur, ce qui provoque en retour une étreinte sur les autorités du pays, en général très sensibles à leur réputation internationale et à leur légitimité. La communication est ici une forme de résistance, par laquelle on cherche à « étendre le champ de bataille<sup>55</sup> », c'est-à-dire « travailler avec et à travers des individus, groupes, et réseaux sur lesquels l'adversaire dépend pour son support moral et matériel ». C'est ce que font les Palestiniens contre la colonisation israélienne, via des ONG du monde entier qui agissent sur leur gouvernement et les organismes intergouvernementaux. Johan Galtung parle de la « grande chaîne de la non-violence<sup>56</sup> ». Quand le débat sur l'injustice ne peut se faire dans le pays, on va construire un espace public de prothèse par l'extérieur. Ainsi, pour recevoir le soutien de poids de la communauté noire américaine, les Noirs sud-africains ont fait jouer les accointances entre leur lutte contre le régime d'apartheid et celle pour l'obtention des droits civiques aux États-Unis<sup>57</sup>.

### Du global au local

Le tournant du troisième millénaire a été marqué par l'émergence de mouvements citoyens d'envergure planétaire, comme les mobilisations collectives en 2002-2003 contre la guerre en Irak, et les mouvements « anti-globalisation libérale »<sup>58</sup>. La vague va du global au local : En

---

<sup>53</sup> Cf. CHENOWETH Erica, *People power*, dans *Sojourners*, vol. 40, n° 5, mai 2011, p.16-19, qui analysent les changements substantiels obtenus par de nombreuses résistances civiles non-violentes, notamment en Georgie, Ukraine, Nepal, Maldives, Liban, Tunisie et Egypte.

<sup>54</sup> Cf. KECK Margaret E. & SIKKINK Kathryn, *Activists beyond borders. Advocacy networks in International politics*, Ithaca & London, Cornell UP, 1998, p. 12s.

<sup>55</sup> C'est la formulation de STEPHAN Maria J., *Nonviolent insurgency : the role of civilian-based resistance in the East Timorese, Palestinian, and Kosovo Albanian self-determination movements*, Medford (MA.), Fletcher School of Law and Diplomacy, 2005, p. 216.

<sup>56</sup> *Nonviolence and Israel/Palestine*, Honolulu, University of Hawaii, Institute for Peace, 1989. Cf. aussi SCRUGGS Sarah, *Understandings of Nonviolence and Violence: Joint Palestinian and International Nonviolent Resistance*, Proquest, Umi Dissertation Publishing, 2011 ; HOWARD Clark, *People power. Unarmed Resistance and global solidarity*, New York, Pluto Press, 2009, dont le motus est : « penser solidarité globale et agir localement » ; KING Mary Elizabeth, *A quiet revolution : The First Palestinian Intifada and Nonviolent Resistance*, New York, Nation Books, 2007 ; NORMAN Julie, *The Activist and the Olive Tree : Nonviolent Resistance in the Second Intifada*, Proquest, Umi Dissertation Publishing, 2011 & BEAUZAMY Brigitte, *Les interventions des mouvements pour la paix en tant qu'action directe non-violente : le cas des mouvements juifs pour la paix dans le conflit israélo-palestinien*, dans *Actes du 4e Congrès international du réseau francophone des associations de science politique*, Bruxelles, 20-22 avril 2011. Elle analyse la nature transnationale des mouvements pour la paix et de leur impact dans le cadre de conflits eux-mêmes internationalisés.

<sup>57</sup> Cf. WALLDORF William, *Just Politics. Human Rights and the Foreign policy of great powers*, Ithaca and London, Cornell U.P., 2008, p. 124, qui montrent que les sanctions américaines contre le régime sud-africain étaient liées au lobby noir qui pesait dans la balance électorale. Cf. aussi HOUSTON Gregory, *International solidarity : introduction*, dans *The road to democracy in South Africa, International Solidarity*, Pretoria, Unisa Press, vol. 3. , 2008, p. 30-40. URL : [http://www.sadocc.at/forschung/sadet\\_booklet\\_web.pdf](http://www.sadocc.at/forschung/sadet_booklet_web.pdf).

<sup>58</sup> La planète devenant village implique « la face domestique de la question mondiale (les effets du global sur le local) et la face mondiale de la question citoyenne (les effets du local sur le global) » (DREANO Bernard, *Le Centre du Monde. Matériaux pour la réflexion et l'action après le 11 septembre 2001 et la contre-attaque américaine*, URL : <http://www.reseau-ipam.org/spip.php?article313>). Cf. aussi MASSIAH Gustave, *Le mouvement citoyen mondial*, dans *Mouvements*, n° 25, 1/2003, p. 12-30, selon l'effet papillon (le battement d'ailes d'un papillon déclenche-t-il une tornade à l'autre bout du monde ?).



décembre 2010, le printemps arabe en Tunisie chassait du pouvoir son président<sup>59</sup>, suivi par celui de l'Égypte en janvier-février 2011. Et aussi du local au global : en mai 2011, le mouvement planétaire des Indignés commence en Espagne<sup>60</sup>, et est renforcé en septembre 2011 par *Occupy Wall Street*, *Occupy London*<sup>61</sup>, « Nous sommes les 99 % », les campagnes d'Avaz, etc. L'organisation de groupes d'action sans hiérarchie comme *Anonymous* fait penser à un banc de poissons : chaque individu indépendant peut quitter ou se joindre à tout moment à l'action collective. Le groupe refuse tout chef et utilise des outils et des règles simples pour s'organiser horizontalement. Comme le souligne le fondateur du Parti pirate suédois, M. Rick Falkvinge, « tout le monde étant volontaire [...], la seule façon de diriger consiste à emporter l'adhésion d'autrui<sup>62</sup> ». Un collectif naît toujours de la même manière : un membre lance un appel à la mobilisation contre un abus de pouvoir. C'est alors comme un essaim qui s'abat sur la cible, d'autant plus redoutable que les internautes sont nombreux à suivre la proposition d'action. Cela suppose que celle-ci soit précise et immédiatement réalisable<sup>63</sup>. Par exemple aller sur un site pour le saturer et le rendre ainsi inopérant.

### **Petite Poucette et nouvelles démocraties**

Les nouveaux médias de communication et les réseaux sociaux démultiplient les capacités de mobilisation et donc de résistance civile. La radio et la télévision du XX<sup>ème</sup> siècle imposaient peu d'émetteurs et beaucoup de récepteurs. Cette donnée technique a été employée par les régimes totalitaires dans un modèle vertical de flux d'information à sens unique, depuis l'élite vers les masses. Dans la révolution d'Internet, il y a autant d'émetteurs que de récepteurs. Le pouvoir d'informer qui était aux mains de quelques-uns est ainsi passé à tous, rendant impossible le contrôle de la diffusion des informations. Michel Serres parle de « Petite Poucette », qui a accès au monde par son pouce<sup>64</sup>. Elle a trouvé le sens réel du mot "maintenant" : main-tenant, tenant en main le monde avec son téléphone portable. Elle tient en main tous les hommes du monde, tous les enseignements du monde, et tous les lieux du monde par GPS. Qui pouvait en dire autant avant elle ? Auguste, empereur de Rome ?

---

<sup>59</sup> LECOMTE Romain, *Révolution tunisienne et Internet : le rôle des médias sociaux*, dans *L'année du Maghreb*, VII, 2011.

<sup>60</sup> Alain Touraine appelle à créer de nouvelles formes de résistance face à l'économie globalisée dominante : « De ce point de vue, il ne s'agit pas d'organiser une action massive, mais des activités individuelles ou collectives dans lesquelles chaque individu soit engagé et non intégré. Loin de l'appartenance, il faut chercher l'exemplarité. » (TOURAINÉ Alain, *Après la crise*, Seuil, 2010, p. 166). Sylvie Koller relaie cet appel et s'en inspire dans son analyse critique : KOLLER Sylvie, *Espagne : les mains fragiles des Indignés*, dans *Études*, tome 416, février 2012, p. 163-173.

<sup>61</sup> KHATIB Kate, KILLJOY Margaret & MCGUIRE Mile (dir.), *We Are Many. Reflections on Movement Strategy from Occupation to Liberation*, Oakland, AK Press, 2012, qui tirent des leçons du mouvement *Occuper Wall Street* en matière de stratégie politique. Pour une critique de cette protestation sans objectif précis et réduite au slogan : « Le processus est le message », cf. le collectif coordonné par BLUMENKRANZ Carla, GESSEN Keith, GREIF Mark, LEONARD Sarah, RESNICK Sarah, SAVAL Nikil, SCHMITT Eli & TAYLOR Astra, *Occupy : Scenes from Occupied America*, Verso, 2011, en particulier la contribution de Slavoj Žižek.

<sup>62</sup> FALKVINGE Rick, *Swarmwise : What is a swarm (un essaim) ?*, 8 janvier 2001, <http://falkvinge.net>.

<sup>63</sup> Cf. SHIRKY Clay, *Here Comes Everybody : The Power of Organizing Without Organizations*, Penguin Press, New York, 2008 ; COLEMAN Gabriella, *La science dissèque Anonymous*, Owni.fr, 12 décembre 2011. Gabriella Coleman est une anthropologue de la culture *geek* (*geek* = passionné d'informatique). Cf. *Anonymous*, dans *Le Monde diplomatique*, février 2012, p. 22 et 23.

<sup>64</sup> Michel Serres développe ce thème du numérique, considéré comme la troisième plus grande révolution humaine après les inventions de l'écriture et de l'imprimerie. Il montre que la mutation est profonde à tous les niveaux de la civilisation. Cf. *Petite Poucette*, Le Pommier, 2012 & SERRES Michel, *L'innovation et le numérique*, conférence inaugurale prononcée le 29 janvier 2013 pour le lancement officiel du Programme *Paris - Nouveaux Mondes*.

L'homme le plus riche de la planète ? Désormais, il y a plus de 4 milliards de personnes qui ont un portable et un accès facile à Internet et qui tiennent en main le monde. Ce n'est pas une crise, c'est une bascule de civilisation, un changement de monde, avec de prodigieux moyens nouveaux de démocratie. La « toile » du net favorise les réseaux<sup>65</sup> et les mouvements de type « assembléiste »<sup>66</sup>. Ainsi, tout passeur de savoir dans le nouvel espace public peut aussi être un acteur engagé et co-organisateur d'une lutte<sup>67</sup>. Voici deux exemples de nouvelles expressions de citoyenneté et de démocratie directe qu'offre Internet : 1) En Corée du Sud, les « netizen » (citoyens d'Internet) surveillent le système économique et en dénoncent les dérives, dans un espace de contrepouvoir qu'ils n'avaient pas avant Internet, car leurs actions étaient contrôlées et réprimées par le Pouvoir<sup>68</sup>. 2) Les Islandais peuvent contribuer à amender leur Constitution par Internet et vingt-cinq citoyens ont été élus pour rédiger une nouvelle Constitution<sup>69</sup>.

Les militaires reconnaissent la profonde mutation de l'art de faire la guerre en conflits asymétriques. Cette mutation est d'abord perceptible dans le refus des peuples à être asservis<sup>70</sup>. Voici ce qu'en dit un Général français :

« Le rapport de force n'est désormais plus déterminant dans la conjonction de deux phénomènes: D'une part, une retenue relative des puissances occidentales dans l'usage de la force, [...] compte tenu notamment de leur engagement sous l'étendard des « droits de l'Homme », [...]. D'autre part, la posture désormais irrédentiste du « faible », avec un engagement massif des populations. Nul plus jamais, [...] ne se reconnaît vaincu ni ne se soumet<sup>71</sup>. »

Ces réalités contemporaines continuent de donner forme au changement de paradigme sur l'autorité : le pouvoir issu de la base et fondé sur son consentement parvient toujours mieux à réduire les marges arbitraires du pouvoir descendant. Dans ces capacités nouvelles de tarir les sources d'une tyrannie, une révolution citoyenne, de portée mondiale, n'est-elle pas en cours ? Certes, il faut souligner les limites des formes de coopération souple, telles qu'Anonymous.

<sup>65</sup> Etonnante évolution car à l'époque où la télévision est apparue, on a critiqué la place faite à la violence par les médias et « on a accusé les innovations en technologie des communications de provoquer des crises sociales » (HALLORAN James D., *Les communications de masse : symptôme ou cause de la violence ?*, dans *Revue internationale des sciences sociales*, Revue trimestrielle publiée par l'Unesco, Paris, vol. XXX, n° 4, 1978, p. 864).

<sup>66</sup> « L'essentiel ne se joue plus dans la relation de soi avec soi, mais la relation de soi avec le reste, [...] par la capacité de branchement et de connexion » (GAUCHET Marcel, *Les trois âges de la personnalité*, dans *La démocratie contre elle-même*, Gallimard, 2002, p. 255).

<sup>67</sup> Cf. les actions citoyennes via le site d'Avaaz :

« Aujourd'hui, tout le monde peut lancer une pétition en trois minutes avec les outils qui ont déjà fait leur preuve dans les campagnes d'Avaaz. Des centaines de milliers de personnes dans le monde les ont déjà utilisés pour changer vraiment les choses à l'échelle locale, nationale et même internationale. C'est simple et ça fonctionne ! Carol à Trinité et Tobago a réussi à arrêter la destruction d'une forêt locale au profit de la construction d'un complexe sportif. Ça a marché pour Anja en Allemagne, qui voulait empêcher son camarade de classe d'être expulsé avec toute sa famille. Valerio en Italie a lui réussi à empêcher l'industrie chimique d'empoisonner sa ville. Démarrer une pétition ne prend que quelques minutes »  
([http://www.avaaz.org/fr/petition/start\\_a\\_petition/?cl=3599354203&v=31659&source=blast](http://www.avaaz.org/fr/petition/start_a_petition/?cl=3599354203&v=31659&source=blast)).

<sup>68</sup> Cf. JOINAU Benjamin, *Séoul, l'invention d'une cité*, Paris, Autrement (Villes en mouvement Série), septembre 2006.

<sup>69</sup> Cf. SKALSKI Jérôme, *La révolution des casseroles. Chronique d'une nouvelle Constitution pour l'Islande*, Lille, La Contre Allée, 2012.

<sup>70</sup> A titre d'illustration : CHAMBAT Grégory & BIBERFELD Laurence, *Apprendre à désobéir. Petite histoire de l'école qui résiste*, Paris, Editions CNT-RP, 2012.

<sup>71</sup> BACHELET Jean-René, *Maîtriser la violence guerrière dans un monde globalisé...*, op. cit., p. 16.

Elles sont redoutables comme force de contestation, parvenant à fissurer des murs réputés indestructibles mais elles montrent leurs profondes limites dans la construction d'un programme alternatif<sup>72</sup>.

### § 5 : S'indigner ET s'engager dans un « programme constructif » alternatif

Le « programme constructif » était au cœur de la cohérence de Gandhi : « Le changement que tu veux voir chez l'autre, apporte-le en toi d'abord. » Et « sois le changement que tu veux voir en ce monde. » S'indigner ET s'engager<sup>73</sup> ! Les actions de contrainte contre un point du système injuste doivent être couplées à des actions de persuasion en faveur de l'objectif WIN-WIN. Ce qui suppose que les « entrepreneurs de démolitions » (pour reprendre une expression de Léon Bloy<sup>74</sup>) soient capables d'énoncer la solution équitable qu'ils cherchent à instaurer, mieux qu'ils préfigurent l'alternative<sup>75</sup>. Un bel exemple a été fourni en Afrique du Sud en 1986 : l'*United Democratic Front* (UDF) dont le mot d'ordre était « *People power* », a développé des structures administratives, judiciaires, de santé, ou culturelles incarnant le fonctionnement à venir du pays<sup>76</sup>. De nos jours, les espaces associatifs et altermondialistes élaborent des propositions et sont des laboratoires d'expérimentation et de confrontation à petite échelle. « Résister c'est créer ! », lance Miguel Benassayag. « Plutôt que d'attendre des autorités une solution juste au conflit en cours, il s'agit de commencer à l'inventer soi-même<sup>77</sup>. » « Le programme constructif consiste, en même temps que l'on organise la lutte contre une situation d'injustice, à commencer à rendre justice à ceux qui en sont les victimes. Il est essentiel de proposer d'autres lois, d'autres institutions et d'autres structures qui apportent une solution constructive aux différents problèmes posés et de commencer à les mettre en place afin d'apporter la preuve de leur faisabilité<sup>78</sup>. » Une campagne de désobéissance civile doit tirer sa consistance non pas d'abord de ce à quoi elle s'oppose mais bien de ce qu'elle propose et réalise. Sinon, elle risque de rester prisonnière de ses protestations et de ses refus. Il convient donc d'alterner les démarches de protestation et de

---

<sup>72</sup> Negri propose le concept de multitude pour désigner le moteur du projet politique commun qui rend possible la démocratie, le défi étant de traduire ce projet en organisation politique. C'est alors que « nous sommes tous capables de démocratie ». Cf. NEGRI Antonio & HARDT Michael, *Multitude. Guerre et démocratie à l'époque de l'Empire*, La Découverte, 2004. Cf. aussi LENABAT Marianne, *On non-violence : An Arendtian perspective on recent political movements*, dans *International Critical Thought*, volume 2, n° 4, 2012, pour qui il est peu utile de pérorer sur le caractère non-violent ou non de ces mouvements ; il vaut mieux donner à l'action collective un maximum de poids.

<sup>73</sup> En 1974 déjà, le philosophe Arne NAESS, qui a forgé le concept de *Deep Ecology*, plaidait déjà pour ne pas limiter la non-violence à ses modes d'action trop exclusivement négatifs (jeûne, boycott, désobéissance, sabotage, obstruction, etc.) : cf. NAESS Arne, *Gandhi and Group Conflict*, Universitetsforlaget, 1974, p. 149. Cf. aussi MULLER Jean-Marie, *Stratégie*, op. cit., p. 310-311.

<sup>74</sup> BLOY Léon, *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, Paris, Tresse, 1884.

<sup>75</sup> On peut par exemple élaborer un « jeu de rôle positif » qui présente la situation désirée de manière symbolique et audible par les adversaires : cf. GALTUNG Johan, *Essays in Peace Research*, vol. II (*Peace, War and Defence*), Copenhague, Christian Ejlertsen, 1976, p. 363.

<sup>76</sup> SCHOCK Kurt, *Unarmed insurrections. People power movements in Nondemocracies*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2005, p. 61.

<sup>77</sup> MELLON Christian & SEMELIN Jacques, *La non-violence*, op. cit., p. 63, qui rappelle le propos de Jo Pyronnet : « Chaque citoyen doit [...] apprendre à ne jamais se contenter d'être un revendicateur et un demandeur, même de la justice et de la paix. » (PYRONNET Joseph, *L'action non-violente*, Paris, Témoignage chrétien, 1965, p. 139).

<sup>78</sup> *Non-violence : éthique et politique*, Éditions-Diffusion Charles Léopold Mayer, Série Dossiers pour un débat, n° 59, 1996, p. 48-49, qui reprend et déploie MULLER Jean-Marie, *Le principe de non-violence, parcours philosophique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1995, p. 288.

persuasion<sup>79</sup>, sur tous les terrains, en touchant tous les corps sociaux : pas seulement les réseaux associatifs et culturels mais aussi les cercles politiques, les structures administratives, les acteurs et circuits économiques<sup>80</sup>. L'art de trouver les « prises », les gestes simples, à la portée de tous, qui inscrivent la solution dans la réalité, requiert du temps, de l'imagination, de la créativité. C'est tout un savoir-faire que d'y associer tant les victimes les plus touchées de l'injustice que les très nombreux acteurs qui ne sont pas prêts à prendre les risques d'une action directe de désobéissance civile.

### **Pas contre quelqu'un mais contre une injustice**

La gestion non-violente des conflits a une façon novatrice de « conflictualiser l'espace public » (compétence de Négociation Efficace) en vue de plus de justice (compétence de Cadre de Droit) mais aussi en vue de plus de « rapport de réciprocité » entre les acteurs (compétence de Communication Vraie), rapport qui se fonde sur le respect de la dignité de chacun<sup>81</sup>. Cette dynamique relève le défi de ne pas personnaliser la lutte. Elle n'est pas à mener contre quelqu'un mais contre une injustice. Le combat acharné contre l'injustice et le respect profond des personnes sont deux plans qu'il ne faut pas confondre. Il n'y a pas à sacrifier l'un pour l'autre. Bien gérer le conflit social, c'est réduire le fossé entre « eux » et « nous », c'est lutter contre le processus de diabolisation des uns et des autres, c'est impliquer dans le processus de changement toutes les parties car toutes peuvent comprendre que trop d'inégalités<sup>82</sup> et d'injustice compromet la paix sociale, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre. L'intérêt bien compris de tous est de pouvoir vivre en paix (CV) et celle-ci ne pourra exister que dans une suffisante justice (CD), qu'à travers un processus aboutissant à un accord satisfaisant pour toutes les parties (NE). Il s'agit donc de prendre le temps nécessaire auprès des uns et des autres pour leur montrer qu'ils sortent grandis et enrichis d'un tel programme, sans vainqueur ni vaincu. La stratégie de non-violence, c'est l'art de faire la guerre à l'injustice sans faire la guerre au groupe qui en profite le plus. « Il y a assez de ressources sur cette terre pour répondre aux besoins de tous, mais il n'y en aura jamais assez pour satisfaire les désirs de possession de quelques-uns<sup>83</sup>. » Lorsqu'elle est bien organisée, la majorité de tout groupe dispose de la force nécessaire pour réguler les plus forts en son sein.

---

<sup>79</sup> Gene Sharp distingue trois plans opérationnels : l'action symbolique de protestation (jeûne, démonstration, marches, etc.), la non-coopération (la grève dans la sphère du travail, le boycottage des produits et des biens, la désobéissance civile contre la loi ou fiscale (ne pas payer impôts pour part de guerre) et l'intervention (sabotage, désinformation, occupation, mobilisation populaire, pétition, etc. Cf. *The politics...*, *op. cit.*, chapitres 3 à 8.

<sup>80</sup> A la suite de Gandhi, l'orthodoxie non-violente réclame l'unité profonde des militants et leur cohérence dans le choix de moyens non-violents. Pour une critique de ces principes et de « la mainmise de cette idéologie pacifiste sur les mouvements de libération », cf. GELDERLOOS Peter, *How Nonviolence Protects the State*, Cambridge, Mass. South End Press, 2007 [2005], disponible sur <http://www.akpress.org/2005/items/hownonviolenceprotectsthestate> & *The Failure of Nonviolence: From the Arab Spring to Occupy*, Seattle, Left Bank Books, 2013. Cet anarchiste actif a déjà été plusieurs fois condamné et emprisonné. Dans le même ordre d'idées, Bill Meyers dénonce « l'idéologie de la non-violence » qui est instrumentalisée par l'État et les corporations pour asseoir leurs violences structurelles, aux États-Unis et à partir de là dans le reste du monde ; cf. MEYERS William, *Nonviolence and Its Violent Consequences*, Gualala, CA III Publishing, 2000 ; CHURCHILL Ward & MIKE Ryan, *Pacifism as Pathology: Reflections on the Role of Armed Struggle in North America*, Edinburgh, AK Press, 2007.

<sup>81</sup> Cf. JAHANBEGLOO Ramin, *Penser la non-violence*, UNESCO, p. 15.

<sup>82</sup> Pour une démonstration de cette vérité par un économiste de renom, cf. STIGLITZ Joseph, *Le Prix de l'inégalité*, Éditions LLL, 2012, qui l'a ramassée dans le slogan : « Plus une économie est inégalitaire, moins elle est efficace. »

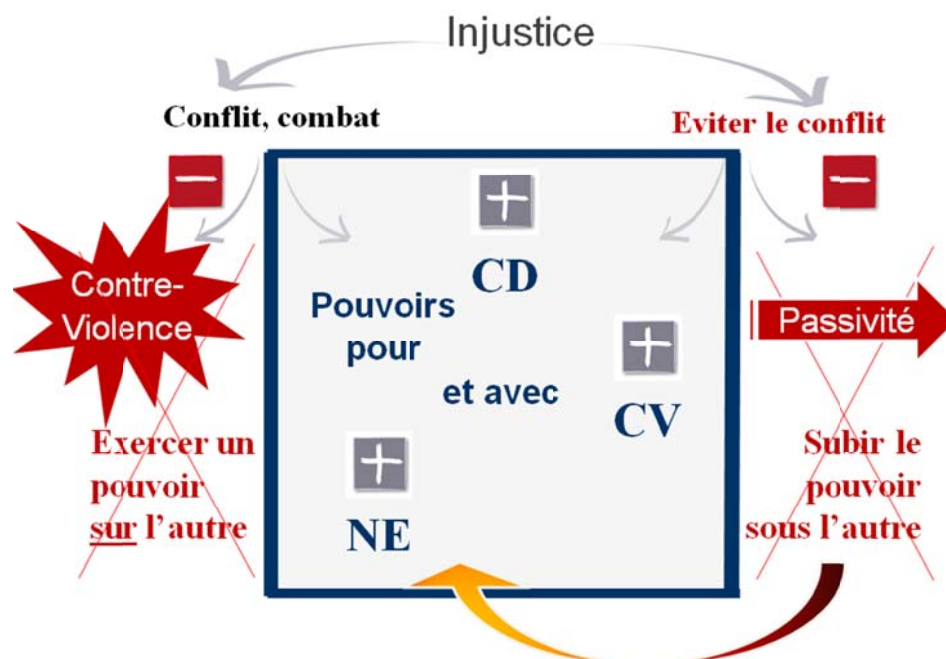
<sup>83</sup> Gandhi cité dans NOVEL Anne-Sophie et RIOT Stéphane, *Vive la corévolution ! Pour une société collaborative*, Alternatives, coll. « Manifestô », Paris, 2012.

## Deuxième partie : Ni passivité, ni contre-violence, et CV et CD et NE

Après avoir passé en revue les trois compétences nécessaires à la réussite d'une mobilisation collective contre une injustice, voyons de plus près les réflexes qui peuplent les colonnes PASSivité et DOMination. Un groupe d'action gagne à pouvoir nommer les siens, puis à établir des plans d'action concrets et opérationnels par lesquelles il s'exerce à remplacer chacune de ses attitudes PASS ainsi que DOM par des stratégies NE-CD-CV clairement et précisément élaborées.

### 1) Sortir de la passivité et de la résignation

« Vider la colonne PASS », qu'est-ce à dire ?



Un groupe en position nettement inférieure dans le rapport de force doit commencer par sortir de ses nombreux réflexes de démission et de découragement face à la fatalité des inégalités et des injustices. Le premier défi est de surmonter nos peurs à la racine de notre passivité. Gandhi avait bien compris que les opprimés collaborent à l'oppression d'abord parce qu'ils sont prisonniers de la peur : « Il est impossible au gouvernement même le plus despotique de rester au pouvoir autrement qu'avec l'accord des gouvernés. Il est vrai que le despote s'octroie souvent par la force le consentement du peuple. Mais aussitôt que les sujets cessent de craindre la force du tyran, son pouvoir s'effondre<sup>84</sup>. » « Les peuples n'ont jamais que le degré de liberté que leur audace conquiert sur la peur » a bien dit Stendhal. La meilleure arme pour contrer la peur et le risque, c'est le groupe, disait M.L. King, qui s'est concentré sur l'émancipation des Noirs, plutôt que sur la critique des Blancs. On ne se défait pas de la peur mais on se libère de ses entraves par l'action collective<sup>85</sup> : « Grâce aux manifestations, les Noirs ont appris que l'unité et le militantisme sont plus forts que les balles. Ils ont découvert que les coups de matraque, les piques électrifiées destinées au bétail et utilisées contre les manifestants ou les coups de poing, font moins de mal que les cicatrices de la soumission. Et les ségrégationnistes ont appris grâce aux manifestations que les Noirs, dressés à avoir peur, peuvent aussi apprendre à ne pas avoir peur<sup>86</sup>. »

<sup>84</sup> GANDHI, *Tous les hommes...*, op. cit., p. 247.

<sup>85</sup> KING Martin Luther, *La force d'aimer*, Paris, Casterman, 1964, p. 182.

<sup>86</sup> KING Martin Luther, *Autobiographie*, Bayard, 2000, p. 296.

Hélas, le plus souvent, l'histoire des peuples confirme que la résignation est plus grande que la capacité de révolte. Les populations s'accommodent du désordre établi, n'espèrent pas ou n'attendent plus le changement car ils le croient impossible. Pour Gandhi et M. L. King, dans leur maturation politique d'opposition l'un au régime colonial, l'autre aux discriminations raciales, ce fut une étape décisive de comprendre que 1) la passivité des leurs était le principal gage de pérennité de l'injustice et le principal obstacle à son renversement, 2) dès lors, le levier d'action contre l'injustice était de leur côté. Depuis, tout séminaire de formation au combat non-violent commence par travailler la passivité : sortir le groupe de sa résignation, du sentiment d'impuissance qui l'habitue à être complice de l'inacceptable. Par exemple, des citoyens occidentaux qui sont dérangés par ces sans-papiers résolus à passer nos frontières par tous les moyens mais qui sont paralysés devant la moitié de l'humanité qui vit avec moins de 2 euros par jour. Comment dire non et changer la situation ? Tout militant activiste capable de mener des actions est d'abord passé par un travail difficile d'analyse car à contre-courant de la pensée dominante politiquement correcte.

« D'un mou, je ne sais rien faire mais d'un violent, je peux faire un non-violent » disait Gandhi, qui éveillait et réveillait la combativité de ceux qui subissaient l'injustice. Il communiquait le courage de lever les yeux, se battre et d'assumer les problèmes que cela entraîne. Cela passe par un travail de "conscientisation" sur l'attitude servile du dominé, dont l'oppression n'est pas qu'imposée de l'extérieur<sup>87</sup>. Les Sud-Américains ont été à la pointe de cet investissement sur plusieurs générations d'une éducation émancipatrice, qui déploie l'autonomie et la responsabilisation, permettant de prendre en charge son propre destin et de participer directement à la gestion des affaires qui le concernent. Les ténors de la négritude ont dépeint les affres de l'esclavage et de la colonisation sur l'image négative de soi incrustée de génération en génération. Le Camerounais Célestin Monga parle de « l'internalisation de la haine de soi [qui] se traduit encore par des déficits d'amour-propre, l'autoflagellation et le doute permanent sur soi-même et sur l'humanité de ceux à qui l'on ressemble<sup>88</sup> ». Il s'agit donc dans bien des cas de prendre conscience de soi-même, de sa propre dignité, de sa culture, de la fierté de ses racines, de son langage. Se réapproprier l'histoire du passé dominée par la lecture dominante et reconstruire une image positive de soi et de ses ressources de changement<sup>89</sup>.

Dans la mobilisation des ouvriers « indiens » d'Amérique « latine » (confirmation que les mots disent le point de vue des maîtres : c'est par la négation brutale des langues et des cultures que cette Amérique est devenue « latine » et Christophe Colomb se trompait quand il pensait atteindre la terre des Indiens!), César Chavez avait compris qu'il existe un rapport dialectique entre la conscientisation et l'action<sup>90</sup>. L'action qui mettra fin à l'oppression subie viendra seulement après la conscientisation qui est la première étape de la lutte active. Jacques

---

<sup>87</sup> Cf. l'Indien ASHIS Nandy, *L'ennemi intime. Perte de soi et retour à soi sous le colonialisme*, Fayard, Paris, 2007 [1983, en Inde], qui explore les stéréotypes produits par les colons et absorbés à divers degrés par les colonisés. Le combat n'est pas d'abord entre ces deux groupes, il est d'abord intérieur à l'esclave des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> / au colonisé des XIX<sup>ème</sup> et XX<sup>ème</sup> / aux exclus de la croissance du XXI<sup>ème</sup>.

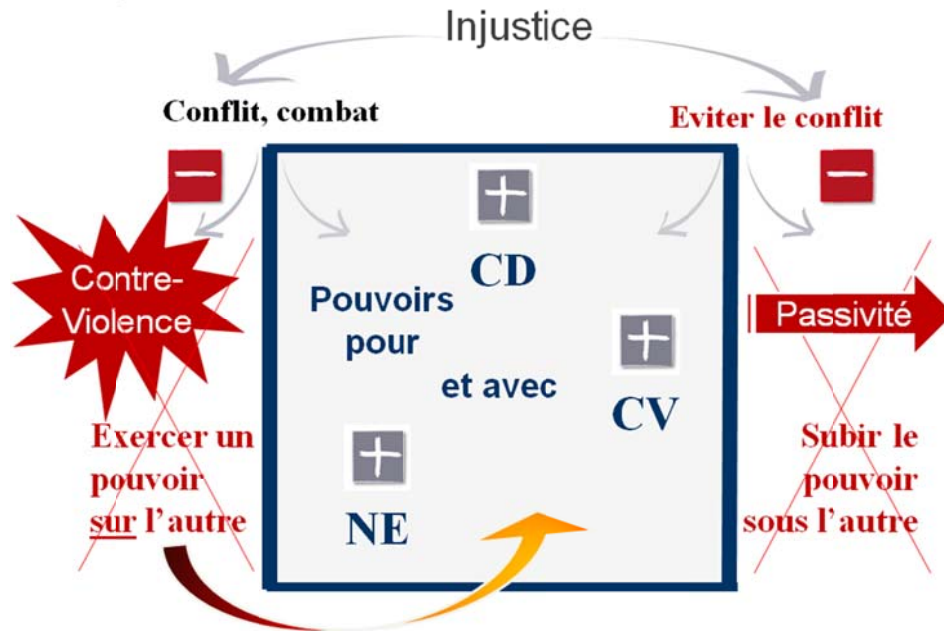
<sup>88</sup> MONGA Célestin, *Nihilisme et négritude. Les arts de vivre en Afrique*, Paris, PUF (« Perspectives critiques »), 2009, p. 236.

<sup>89</sup> Le peuple muet des dominés se donne une voix et un visage, rompant ainsi avec les mécanismes de la domination sociale. La littérature connaît un essor des *subaltern studies*. En histoire, il y a un vif intérêt pour les « vies infâmes », ces vies qui « n'existent plus que par les quelques mots terribles qui étaient destinés à les rendre indignes, pour toujours, de la mémoire des hommes » (FOUCAULT Michel, *La vie des hommes infâmes*, dans *Dits et écrits*, tome 2, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001[1977], p. 243.

<sup>90</sup> MULLER Jean-Marie & KALMAN Jean, *César Chavez...*, op. cit., p. 278.

Sémelin parle de l'affirmation de l'identité du sujet résistant<sup>91</sup>. Quelque chose dans les ressources de la cohésion sociale va faire basculer le groupe « de la conscience à l'action », selon la formule d'Alain Touraine<sup>92</sup>. « Je me révolte, donc nous sommes », a bien ramassé Albert Camus<sup>93</sup>. « Résister, c'est aussi construire une solidarité contre l'injustice. C'est affirmer une identité collective contre l'injustice. Lutter dans le risque partagé, faire preuve d'unité, cela suppose un apprentissage<sup>94</sup> ».

## 2) Eviter les pièges de la violence révolutionnaire



Tout combat requiert une analyse pragmatique des rapports de forces en présence. Les groupes « porteurs de justice sociale » ont raison de se battre pour sortir de leur infériorité car un rapport de force très inégal contribue à bloquer les changements sociaux pourtant nécessaires. Par contre, le faible n'a pas intérêt à se battre sur le terrain où le fort possède l'avantage. La bonne stratégie du faible au fort est de contourner les forces adverses pour corriger le déséquilibre de puissance. Dans une guerre asymétrique, les militaires parlent

<sup>91</sup> « Il semble toujours inadmissible que les hommes puissent participer à leur propre aliénation, voire même, à leur propre destruction ». Et pourtant, Sémelin montre que le génocide juif n'aurait pu avoir une telle ampleur sans une collaboration passive des Juifs eux-mêmes. Il mentionne « les calculs de Freudiger : approximativement 50 % des juifs auraient pu se sauver s'ils n'avaient pas suivi les instructions des Conseils juifs » (SEMELIN Jacques, *op. cit.*, p. 78).

<sup>92</sup> Ce principe qui est énoncé par Alain Touraine dans *La production de la société*, Le Seuil, 1973, est examiné de près par plusieurs études récentes. Par exemple, dans le monde arabe, des auteurs comme ALLAL Amin & PIERRET Thomas (dir.), *Au cœur des révoltes arabes. Devenir révolutionnaires*, Paris, Armand Colin, 2013, essaient une « observation ethnographique du moment révolutionnaire au cœur des révoltes arabes », avec des études de cas précises, qui s'intéressent aux mécaniques internes de l'insurrection plus qu'aux causes historico-politiques, en détaillant comment ces processus révolutionnaires émergent puis « prennent », au point de mener à une action collective d'envergure. Ces études traitent non seulement des révolutions tunisienne et égyptienne mais encore des mouvements au Maroc (le mouvement du 20 février), en Algérie (les autolimitations des étudiants algériens), Libye (les *katiba*, unités citoyennes combattantes), ainsi que Syrie, Yémen, Jordanie et Bahreïn. Cf. aussi STAMBUL Pierre, *Israël/Palestine, Du refus d'être complice à l'engagement*, La Bussière, Acratie, 2012. L'auteur juif cherche à ouvrir les yeux sur « le cœur de la théorie sioniste, (qui) repose sur une falsification de l'histoire ».

<sup>93</sup> CAMUS Albert, *L'homme révolté*, Gallimard, 1951, réédition 1992, p. 39. Cité dans MELLON Christian & SEMELIN Jacques, *La non-violence*, *op. cit.*, p. 48.

<sup>94</sup> *Ibidem*.

d'« égalisateurs de puissance<sup>95</sup> » qui diminuent la supériorité du fort ou qui diminuent l'infériorité du faible.

Or, dans la majorité des conflits asymétriques, les faibles qui font une révolution sociale et/ou politique<sup>96</sup> ont tort, d'un point de vue strictement stratégique, de se laisser entraîner dans des affrontements violents avec les forces de l'ordre<sup>97</sup>. « Quand c'est l'adversaire qui possède tous les fusils, il est politiquement insensé de dire que tout le pouvoir est au bout du fusil<sup>98</sup> », disait Saul Alinsky (1909-1972), sociologue engagé dans l'organisation des communautés, qui s'est battu dans les ghettos noirs de Chicago pour renforcer le *bargaining power* des citoyens les plus déshérités<sup>99</sup>. Il fut le maître à penser de la gauche radicale américaine, de César Chavez mais aussi de Barak Obama et d'Hillary Clinton<sup>100</sup>. Et Noam Chomsky d'ajouter : « Le pouvoir étatique, lui, adore la violence : il en a le monopole. Peu importe le degré de violence des manifestants, l'État en déploiera davantage. C'est pourquoi, dès les années 1960, quand je parlais aux étudiants de militantisme, je leur conseillais de ne pas porter de casque pour les manifestations. Certes, la police est violente, mais si vous arborez un casque, elle le deviendra encore plus. Si vous arrivez avec un fusil, ils viendront avec un tank ; si vous venez avec un tank, ils débarqueront avec un B52 : c'est une bataille que vous allez forcément perdre<sup>101</sup>. » Par leur propre violence, les révolutionnaires sont responsables d'alimenter une répression toujours plus forte, de la part d'un État chargé d'user des moyens de coercition prévus par la loi et les institutions de droit pour mettre un terme aux violences.

L'intérêt des contestataires est donc d'éviter soigneusement tout affrontement direct avec les instruments aux mains du Pouvoir en place. Le frapper violemment sur son propre terrain,

---

<sup>95</sup> DESPORTES Vincent, *L'Amérique en Armes : Anatomie d'une puissance militaire*, Economica 2002, 1<sup>ère</sup> partie. Ce Général de division commande le Centre de doctrine et d'emploi des forces de l'armée de Terre française.

<sup>96</sup> Pour une analyse des stratégies violentes des mouvements de libération, cf. WALZER Michael, *De la guerre et du terrorisme*, Paris Bayard, 2004, l'introduction et les 3 premiers chapitres ; ANDREANI Gilles, HASSNER Pierre, *Justifier la Guerre ? De l'humanitaire au contre-terrorisme*, Presses de Sciences Po, Paris, 2005, chapitre 11 ; GANDOLFI Alain, *Les mouvements de libération nationale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.

<sup>97</sup> Cf. ELWORTHY Scilla & RIFKIND Gabrielle, *Hearts and Minds : Human Security Approaches to Political Violence*, London, Demos, 2005, qui cherchent à démontrer la contre-productivité des terroristes et des opposants politiques qui recourent aux armes pour simplement riposter (« *to hit back* »). Cf. aussi SOMMIER Isabelle, *La Violence révolutionnaire*, Paris, Presses de Sciences Po, « Contester », 2008, qui situe et analyse les diverses formes de violence révolutionnaire partout dans le monde et qui décortique en particulier les effets des violence radicales de certaines mouvances d'après Mai 1968, contestatrices des États autoritaires et des pouvoirs financiers.

<sup>98</sup> Cité par MULLER Jean-Marie, *Stratégie, op. cit.*, p. 176 ; QUINQUETON Thierry, *Saul Alinsky, organisateur et agitateur*, DDB, 1989 & *Que ferait Saul Alinsky ?*, DDB, 2011.

<sup>99</sup> Cf. *supra*, au Titre 2, chapitre 3, où je parle de ses treize règles tactiques qu'il a établi pour négocier dans un contexte de rapport de force défavorable. Cf. ALINSKY Saul, *Rules for Radicals* traduit dans *Manuel de l'animateur social, une action directe non violente*, Paris, Seuil, Points, 1976.

<sup>100</sup> OBAMA Barack, *Difficultés et perspectives dans les quartiers déshérités*, dans *Illinois Issue*, 1988, traduit : URL : <http://www.rue89.com/2011/05/18/quand-obama-etait-organisateur-de-communautaire-203538>. Hillary Clinton a écrit une thèse sur Saul Alinsky intitulée *Une analyse du modèle Alinsky*, dans laquelle elle critique l'approche de Barak Obama, préfiguration de leur passe d'armes dans la campagne présidentielle de 2008.

<sup>101</sup> <http://www.noam-chomsky.fr/fusil-contre-tank/>. Pour une intéressante mise en parallèle des chemins révolutionnaires indiens et algériens, cf. KUMAR Vikash, *Revolutionary Roads : Violence versus Non-violence. A comparative study of The Battle of Algiers (1966) and Gandhi (1982)*, dans *Rupkatha Journal*, volume V, n° 2, 2013 ; URL : [http://rupkatha.com/V5/n2/24\\_Violence\\_versus\\_Non-violence.pdf](http://rupkatha.com/V5/n2/24_Violence_versus_Non-violence.pdf), qui compare ces deux œuvres cinématographiques de portée historique.



c'est lui offrir l'occasion idéale de justifier sa politique répressive. Prenons l'exemple du Kenya, début des années 1950 : en réaction à des sabotages et à des assassinats perpétrés par le mouvement de libération des Mau-Mau, les colons britanniques ont déclenché l'état d'urgence. Très vite, par leur propagande, le monde entier a considéré les Mau-Mau comme des membres d'une « secte démoniaque », « assoiffés de sang ». Selon le respectable *New York Times*, ce soulèvement était dû aux « frustrations d'un peuple de sauvages incapable de s'adapter aux progrès de la civilisation<sup>102</sup> ». En dix ans d'escalade, 32 colons furent tués, ainsi que 67 policiers et militaires blancs et 100 noirs, membres des forces de l'ordre. De l'autre côté, plus de vingt-mille rebelles ont été massacrés, de nombreux autres mutilés à vie. Des centaines de milliers de Kenyans ont été chassés de leurs foyers et ont terriblement souffert dans le cortège des misères qui suivent une guerre civile. Cet exemple fournit les vérités constantes de la stratégie :

-Un Pouvoir établi peut facilement diaboliser le mouvement de contestation, en exploitant la violence insurrectionnelle et les peurs qu'il produit dans la population.

-Il maîtrise les canaux d'information et a un grand avantage dans la guerre de l'image. Il les utilise afin de discréditer les rebelles aux yeux de l'opinion publique<sup>103</sup>. « Si, sur mille manifestants, un seul prend une pierre et casse une vitrine, les medias vont parler de celui-là<sup>104</sup>. »

-« L'embuscade des terroristes est sociale<sup>105</sup> », avance Michael Walzer. La population est prise en otage et c'est elle qui paie le prix le plus fort. « Quand l'éléphant et le rhinocéros se battent, c'est l'herbe qui souffre le plus », dit un proverbe africain.

-Le plus souvent, une dictature bien en place écrase la rébellion naissante dans l'œuf. Au pire, si certains œufs dissidents lui ont échappé, elle tuera sans trop de peine les poussins qui en sortent. Son champ de bataille préféré est de réagir à des troubles de la voie publique et à l'atteinte au *Law and Order*, par les instruments classiques de la puissance régaliennne.

-Le recours à la violence par la partie en infériorité fera prévaloir la loi du plus fort. Il fera dégénérer le conflit dans un affrontement armé. Les hostilités ne s'arrêteront que s'il en sort un vainqueur incontestable<sup>106</sup>.

-Dans la grande majorité des cas, l'escalade se retournera contre ceux qui tentent de se libérer de leurs chaînes. Ils se condamnent à subir de nouvelles défaites, selon « la logique de fer de la stratégie », dicit Luttwak, le célèbre spécialiste américain en stratégie et en géopolitique<sup>107</sup>.

---

<sup>102</sup> Cité par CARR Matthew, *Unknown Soldiers. How Terrorism Transformed the Modern World*, Londres, Profile Books, 2006, repris par ROULEAU Eric, *Le bien, le mal et le « terrorisme »*, dans *Le monde diplomatique*, mai 2007, p. 24.

<sup>103</sup> MULLER Jean-Marie, *Stratégie, op. cit.*, p. 182-183. Exemple récent en France : REFALO Alain, *La contestation anti-CPE : l'émergence d'une nouvelle radicalité ?*, dans la revue *Alternatives Non Violentes* n° 139, 2ème trimestre 2006 : « Le pouvoir tenta de discréditer et criminaliser les contestataires, [...] il les accuse de "mensonges". [...] Ayant échoué à discréditer ce mouvement, le pouvoir a tenté le pourrissement par la violence. » Cf. dans le contexte américain : LOADENTHAL Michael, *Asymmetric Labeling of Terrorist Violence as a Matter of Statecraft Propaganda: Or, Why the United States Does Not Feel the Need to Explain the Assassination of Osama Bin Laden*, dans *Anarchist Developments in Cultural Studies*, n°1, 2011, p. 113-139.

<sup>104</sup> Interview OTPOR de Srdja Popovic ; POPOVIC Srdja, MILIVOJEVIC Andrej & DJINOVIC Slobodan, *Nonviolent Struggle, 50 crucial points. A strategic approach to everyday tactics*, Belgrade, Centre for Applied NonViolent Action and Strategies (CANVAS), 2006, p. 126.

<sup>105</sup> WALZER Michael, *Just and Unjust Wars : A Moral Argument with Historical Illustrations*, Basic Books, 1977, p. 176.

<sup>106</sup> Cf. HOFFMAN Ben, *Peace Guerilla. Unarmed and in Harm's Way, My Obsession with Ending Violence*, Ottawa, Canadian International Institute of Applied Negotiation, 2009.

<sup>107</sup> LUTTWAK Edward N., *Strategy. The Logic of War and Peace*, 1987, 2001, traduit : *Le grand livre de la stratégie, de la paix et de la guerre*, Odile Jacob, 2002, p. 12, qui ajoute : « Si la cause palestinienne avait seulement été défendue par une résistance non violente, il est certain qu'elle aurait déjà triomphé » (p. 13).

-Dans la minorité des cas, la partie en infériorité vaincra. Mais plus la victoire de la révolution se fera par de la violence, moins facilement la justice sera au rendez-vous<sup>108</sup>. Selon Simone Weil, « l'illusion constante de la Révolution consiste à croire que les victimes de la force étant innocentes des violences qui se produisent, si on leur met en main la force, elles la manieront justement<sup>109</sup> ». L'Histoire garde les traces de ces tragiques bascules, l'opprimé devenant l'opresseur. Il réussit à renverser le pouvoir sans rétablir la justice, il a inversé les rôles en éliminant des ennemis mais sans éliminer l'oppression. Les Révolutionnaires en France connurent cette illusion simpliste ; le représentant Isnard déclara à la Législative : « Lorsque les tyrans seront détruits (par la guerre bien entendu), les peuples s'embrasseront sur la terre réconciliée, sous le Ciel satisfait. » Et Bouthoul de commenter : « Hélas ! Nous ne savons que trop maintenant que les guerres royales étaient bien anodines, comparées aux sacrifices que les Républiques ont osé demander à leurs citoyens<sup>110</sup>. »

« L'enthousiasme déclenche les révolutions, le délire les accompagne, le repentir les suit<sup>111</sup>. » Le leader sud-africain Lutuli a eu le courage politique de dire : « Ceux qui se considèrent comme des victimes finissent par devenir des personnes qui persécutent les autres. Et donc un des défis de l'histoire est de savoir de quelle manière nous pourrions briser la chaîne qui transforme les victimes en persécuteurs<sup>112</sup>. »

En reprenant l'enchaînement des violences n° 1 (injustice), 2 (révolte) et 3 (répression), la n° 3 a directement besoin de la violence n° 2 pour paraître légitime. Par exemple, à Madagascar, le régime de Didier Ratsiraka a eu beau jeu, pendant les années 80, sous prétexte de rétablir l'ordre public et la sécurité nationale, d'écraser les tentatives de lutte pour plus de justice, tant que celles-ci se faisaient à travers des émeutes. C'est en mai 1990 que le combat a connu un tournant. « Le mouvement populaire investit les rues et les places des grandes villes, en de vastes manifestations pacifiques. Le régime en place est désemparé par ces mouvements de foule d'un nouveau style, auxquels participent ostensiblement des gens d'Eglise, parfois pour animer des moments de prières. Ce ne sont plus les émeutes d'antan, qu'il était possible de briser assez rapidement par l'intervention de la troupe<sup>113</sup>. » Il est essentiel pour des groupes qui s'organisent dans une lutte efficace contre une injustice de ne pas se livrer à des violences n° 2. Car ceux qui font l'injustice en ont précisément besoin pour déployer leurs violences n° 3, également pour braquer les projecteurs sur les violences n° 2 et ainsi détourner tout le monde de l'injustice, cette violence n° 1 qui pourra ainsi perdurer<sup>114</sup> !

---

cette déclaration est étonnante, voire suspecte, de la bouche de ce partisan de la Droite américaine, faucon féru de Realpolitik.

<sup>108</sup> SENECHAL Thierry, *Dédommagement, réparation, restitution : instruments de « vérité »?*, dans *Topique*, n° 102, janvier 2008, p. 23-39.

<sup>109</sup> WEIL Simone, *La pesanteur et la grâce*, Plon, p. 199.

<sup>110</sup> BOUTHOUH Gaston, *Lettre ouverte aux pacifistes*, éditions Albin Michel, 1972, p. 108.

<sup>111</sup> Cf. BUFACCHI Vittorio, *Violence And Social Justice*, New York, Basingstoke, 2007 : après avoir précisé ce qu'est la violence puis les relations qu'elle entretient avec la justice sociale, il met en cause les stratégies de justice sociale promue par des moyens violents.

<sup>112</sup> Pour illustrer ce mécanisme dans un contexte latino-américain, cf. FAIVRE D'ARCIER-FLORES Hortense, *Politique et vérité. Une connaissance objective des situations conflictuelles est-elle possible ? Le cas de la Colombie*, qui interroge l'efficacité et la légitimité de la lutte armée, malgré une « Loi de justice et de paix », fin juin 2005, servant de cadre juridique à la démobilisation des Autodéfenses Unies de Colombie (AUC).

<sup>113</sup> *La Non-violence évangélique*, dans *Cahiers de la Réconciliation*, 1995. Sur les manifestations non-violentes qui suivirent les élections présidentielles de décembre 2001, cf. RAISON-JOURDE Françoise, *Le pouvoir en double*, dans *Politique africaine*, n° 86, février 2002, p. 46-69.

<sup>114</sup> Cf. SUTHERLAND Bill & MEYER Matt, *Guns and Gandhi in Africa. Pan African Insights on Nonviolence, Armed Struggle and Liberation in Africa*, Trenton, Africa Research & Publications, 2000.

En Pologne, le KOR (*Komitet Obrony Robotników*, comité de défense des ouvriers) et le mouvement *Solidarnosc* ne sont pas tombés dans le piège des dirigeants soviétiques qui attendaient la violence du syndicat polonais et qui ont même cherché à la provoquer, pour justifier l'envoi des chars et écraser la rébellion. Après le coup de force du général Jaruzelski, en décembre 1981, la presse officielle de la République populaire de Pologne a traité Lech Walesa et les militants de *Solidarnosc* de « terroristes », mais personne ne s'est laissé duper sur l'origine de la terreur. Et tout l'art de leur résistance était de se battre dans une confrontation indirecte, en évitant les erreurs de l'insurrection de Budapest en 1956, spontanée et au grand jour. Dans les souterrains, pendant de longues années, il a fallu organiser la société civile, construire le pouvoir des citoyens, créer des solidarités<sup>115</sup>, sans jamais offrir le moindre prétexte justifiant l'intervention des forces de l'ordre de la *pax sovietica*. « Si le pouvoir totalitaire est parfaitement armé pour briser toute révolte violente, il se trouve largement désemparé pour faire face à la résistance non-violente de tout un peuple qui s'est libéré de la peur. [...] Ainsi donc, la non-violence dont les esprits doctrinaires professent qu'elle fait le jeu des régimes totalitaires, s'avère en réalité la mieux appropriée pour les combattre<sup>116</sup>. » Il y a 2.500 ans déjà, Sun Tsu signalait que la violence est contre-productive quand elle renforce l'unité et la motivation des forces adverses et, à l'inverse, que la meilleure manière de les diviser et de les démotiver est de s'abstenir de toute confrontation directe. Ayant atteint le seuil critique de la perte du soutien populaire et de leurs collaborateurs, les régimes communistes ont implosé. Ils se sont écroulés, comme des arbres rongés de l'intérieur par des termites.

Notons sans développer que ce type de considérations stratégiques n'est pas sans intérêt à l'échelle des relations internationales. Dans le contexte géostratégique du Costa Rica, petit État latino-américain, Óscar Arias Sánchez, président de la République entre 1986 et 1990 et

---

<sup>115</sup> Pour illustrer un contre-exemple de résistance désorganisée et hésitante entre des stratégies tantôt non-violentes, tantôt violentes, cf. FUMAGALLI Matteo, *Violence and Resistance in Uzbekistan*, Routledge Chapman & Hall, 2012 : la structuration de la société civile, ici manquante, est bien le nerf des guerres civiles ! Cf. aussi PEARLMAN Wendy, *Violence, Nonviolence, and the Palestinian National Movement*, New York, Cambridge University Press, 2011, qui se demande pourquoi certains mouvements de libération nationale optent pour des chemins de non-violence et d'autres non. Etayée par le cas palestinien, sa conclusion est que cela dépend essentiellement de la qualité de la cohésion organisationnelle du mouvement, condition nécessaire pour qu'une lutte demeure non-violente. Dans le même sens, et dans divers contextes : MUKHERJEE Mridula, *Peasants in India's Non-Violent Revolution. Practice and Theory*, New Delhi, Sage Publications Pvt. Ltd, 2004 ; MCMANUS Philip, *Relentless Persistence. Nonviolent Action in Latin America*, Wipf & Stock Publishers, 2004 ; ROUTLEDGE Paul, *Terrains of Resistance*, Westport, Greenwood Press, 1993 ; GISH Arthur G., *Hebron Journal. Stories of Nonviolent Peacemaking*, Scottsdale, Herald Press, 2001.

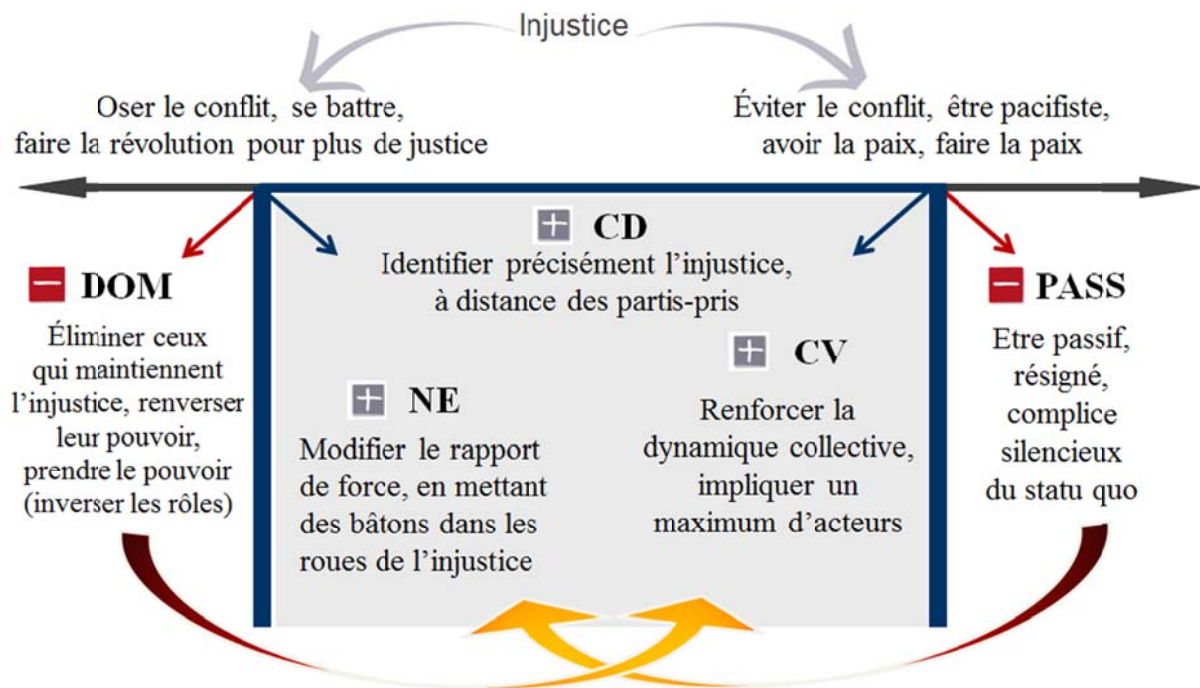
<sup>116</sup> MULLER Jean-Marie, *La nouvelle donne de la paix*, Éditions du Témoignage Chrétien, 1992, dont de larges extraits sont repris dans *La révolution anti-totalitaire dans les sociétés de l'Est*, sur <http://www.non-violence-mp.org/muller/HTML/revolutionantitotalitaire.htm>, propos paru initialement juste avant la chute du mur de Berlin, dans *La Croix*, 27-28 octobre 1989. Cf. aussi *Quand la non-violence déjoue la répression*, dans *Alternatives Non-Violentes*, n° 149 (la France au Guatemala, en passant par Israël et la Palestine, et la Tchécoslovaquie de 1968. Des analyses, mais aussi des faits) ; DUFOUR Pierre, *Kosovo, on a marché sur la paix*, Paris, Thélès, 2007 : la résistance non-violente des Albanais du Kosovo « s'imposait comme étant la meilleure réponse, la plus pragmatique, la plus efficace, aux plans agressifs de la Serbie ». Cette vérité stratégique reste vraie pour des groupes armés violents. Ainsi, « ce n'est sans doute pas le fait du hasard si l'organisation transnationale d'Al-Qaïda a pris son envol au milieu des années 1990 tandis que la plupart des mouvements islamistes (nationaux) renonçaient à la violence (dont ils constataient les conséquences négatives) pour s'intégrer dans la vie politique de leurs pays respectifs » (ROULEAU Eric, *op. cit.*, p. 25).

entre 2006 et 2010, a dit lucidement : « Certains pensent que nous sommes vulnérables parce que nous n'avons pas d'armée. C'est exactement le contraire. C'est parce que nous n'avons pas d'armée que nous sommes forts. » Il fut prix Nobel de la paix en 1987. La planète compte 27 pays sans armée<sup>117</sup>. Plus un pays est petit, plus le consensus s'élargit autour de son intérêt à être non militarisé et à passer par d'autres chemins que la menace dissuasive des armes.

« Une révolution violente ne peut rien accomplir, si ce n'est les résultats inévitables de la violence, lesquels sont vieux comme le monde<sup>118</sup>. » Le pacifiste hollandais Barthélémy de Ligt se donnait le critère d'action suivant : « Plus il y a de violence, moins il y a de révolution. Pour qu'on puisse la considérer comme ayant réussi, il faut qu'une révolution soit l'accomplissement de quelque chose de nouveau<sup>119</sup>. »

### Conclusion : La force est dans la méthode

Cette étude a cherché à rassembler les ingrédients et les étapes d'une mobilisation collective (CV) autour d'une action, d'une « prise » (NE), à même de faire tomber une injustice précisément identifiée (CD, D-I-A-P-O-S). Ainsi, s'est progressivement éclairé le tableau de bord que je propose à un groupe militant qui établit ses plans d'action :



Les principes et les techniques ici exposés peuvent servir à un clan familial qui subit l'autoritarisme de son patriarche, à l'association des Parents qui veut se faire entendre par la Direction de l'école sur un point crucial, aux citoyens obtenant du Gouverneur de leur Province la restitution de biens mal acquis (il y a de beaux cas à Bukavu par exemple), aux paysans sans terre qui se battent pour obtenir une réforme agraire, comme au Brésil, etc. Que cette étude puisse aider chaque groupe dans ses campagnes d'action, du niveau le plus local au plus global !

<sup>117</sup> Cf. BARBEY Christophe, *La non-militarisation et les pays sans armée : une réalité !*, Flendruz, 2001 qui montre par des exemples percutants les atouts gagnants d'un pays non militarisé. Ainsi, l'Islande qui a remporté la « guerre de la morue », pour préserver ses droits de pêche.

<sup>118</sup> HUXLEY Aldous, *la Fin et les Moyens*, Paris, Plon, 1939 [1937 en anglais], p. 28.

<sup>119</sup> Cité dans *Le sentier de la Paix*, MIR-IRG, n° 52, 2010, p. 6-7 et 12.

Lorsqu'une équipe de football marque un goal, ce n'est pas une affaire de chance ni de hasard, c'est un travail d'équipe mené avec méthode. Le groupe qui se demande comment surmonter la puissance des grandes multinationales est comme l'enfant à cinq mois, qui se demande s'il est capable de courir. Il le peut, en commençant par apprendre à tenir assis puis à marcher ! Au vu des mobilisations que nous venons de décortiquer, réussir une action collective est un savoir-faire qui s'apprend. L'imagination improvisée et la bonne volonté d'amateurisme ne suffisent pas, les principes non plus. Ainsi, le principe selon lequel un groupe désarmé est plus fort que le dictateur armé est vrai mais il paraît tout aussi inutilisable à des militants que les principes de natation à celui qui ne sait pas nager et qui tombe dans l'eau. Dans les deux cas, ce sont les techniques (de combat non-violent / de natation) qui font aller du principe à la pratique et vice-versa. Henri Bergson invitait à « réfléchir en homme d'action et agir en homme de réflexion ». Bien penser aide certes à bien agir. Mais entre ces deux pôles, j'ajoute l'importance de la méthode, avec ses outils, ses exercices et ses entraînements. En bonne pédagogie, un débutant apprend à nager en piscine, pas en haute mer. Un groupe d'action se renforce en exerçant les techniques d'abord dans des situations limitées en complexité et aussi en nombre d'acteurs concernés. La lutte sociopolitique à l'échelle internationale constitue le dernier étage de la construction civile. Entendant Marcel Mauss dire : « il faut recomposer le tout », Edgar Morin a ajouté : « il faut mobiliser le tout<sup>120</sup> ». J'ajouterais : la mobilisation du tout se fait grâce à la qualité des liens sociaux des parties. Et tout commence dans la cohésion d'un noyau d'acteurs, porteurs et leviers du changement qu'ils veulent voir advenir dans le monde.

En outre, il ne nous suffit pas de savoir ce qu'il faut faire, il faut surtout savoir le faire en situation de crise. Notre déficit en matière de conflit n'est pas d'abord conceptuel mais pratique. La difficulté est d'intégrer la méthode au point de mettre en œuvre le principe en situation conflictuelle. Ce sont les outils de la méthode qui offrent la réconciliation entre la morale et l'efficacité, entre les vérités profondes et la dure réalité de nos affrontements. Sans méthode, nous honorons nos beaux principes par beau temps (il me respecte, je le respecte). Mais ils s'effondrent pitoyablement lorsque nous avons affaire à un interlocuteur revêché qui nous fait perdre pied (il me crache dessus, je lui rends pareil, si pas pire). Nous abandonnons nos principes éthiques parce que nous les trouvons alors inopérants ou irréalistes, trop abstraits ou idéalistes. Notre erreur est de mettre en cause leur validité, alors que c'est notre méthode qui fait cruellement défaut. La force est dans la méthode d'action, par laquelle la majorité des citoyens entraîne les plus puissants, les plus riches et les plus malins à jouer un jeu de société équitable. Pour le dire à la manière du poète Victor Hugo, « le progrès [durable], ce n'est rien d'autre que la révolution faite à l'amiable » !

Étienne CHOMÉ [chome@communications.org](mailto:chome@communications.org)

---

<sup>120</sup> MORIN Edgar, *Vers l'abîme ?*, L'Herne, 2007, p. 51.